

# LE MASQUE DE VELOURS.

## Romans du même auteur.

| | | |
|---|---|---|
| Une Grossesse. . . . . . . . . . | 1 | vol. in 8°. |
| Corps sans Ame. . . . . . . . . | 2 | — |
| Une Fleur à vendre. . . . . . . | 2 | — |
| Le Tentateur. . . . . . . . . . | 1 | — |
| Le flagrant Délit. . . . . . . . | 2 | — |
| Les Parasites. . . . . . . . . . | 2 | — |
| Les premières Rides. . . . . | 2 | — |
| Le Bâtard. . . . . . . . . . . . | 2 | — |
| Le neveu d'un Lord. . . . . | 2 | — |
| La rente Viagère. . . . . . . | 2 | — |
| Le banquier de Bristol. . . . | 2 | — |
| Quatre ans sous Terre. . . . | 3 | — |
| Lucie. . . . . . . . . . . . . . | 2 | — |
| L'honneur d'une Femme. . . . | 2 | — |
| Le Château des Atrides. . . . | 2 | — |
| L'Alcôve. . . . . . . . . . . . . | 2 | — |
| La Poule aux œufs d'or . . . . . | 2 | — |
| La Tireuse de cartes. . . . . . . | 2 | — |
| La Vipère. . . . . . . . . . . . | 2 | — |
| Une Liaison dangereuse . . . . . | 1 | — |

## Poésie.

| | | |
|---|---|---|
| Pervenches. . . . . . . . . . . | 1 | vol. in-12. |
| Macbeth (*Traduct. littérale en vers*). | 1 | vol. in-18. |

## Romans sous presse.

| | | |
|---|---|---|
| Le Voile noir . . . . . . . . . . | 2 | vol. in-8°. |
| Un Grand d'Espagne . . . . . . | 2 | — |
| Les trente-six Maîtresses . . . . | » | — |
| Le Mari de la Cantatrice . . . . | 2 | — |

---

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

# LE MASQUE

DE

# VELOURS

PAR

**Jules Lacroix.**

*Feminea moriare manu!*

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

## A mon ami A. Buchère.

Ami, n'espérons point de gloire dans cet âge,
Car la moisson est faite, et pauvres nous glanons !
La mémoire de l'homme est si pleine de noms
Qu'elle n'en saurait pas contenir davantage!

Nous laisserons au monde, et pour seul héritage,
Quelque livre inconnu !... nous, hélas, qui venons
Après ces morts fameux, de sublimes renoms,
A qui la gloire échut tout entière en partage !

Mais qu'importe!... Si Dieu nous a donné les chants,
Comme il a donné l'herbe et les parfums aux champs,
O mon ami, charmons les ennuis de la route !

Que la foule en passant reste sourde à nos vers!...
Le rossignol perdu dans les ombrages verts
Chante sans demander que personne l'écoute !

# I.

## Une offre de service.

— Je n'y suis pas... je n'y suis pour personne ! dit Mathilde avec impatience.

— Mais, madame, M. le marquis insiste ; il veut absolument vous voir.

— N'importe ! je ne reçois pas... allez.

Le domestique s'inclina et sortit de l'appartement.

La personne qui venait de donner cet ordre si péremptoire, était une jeune femme de vingt trois à vingt quatre ans ; brune, grande, la taille svelte et bien prise, elle avait une de ces natures méridionales, qui accusent la distinction de race, la force et la richesse du sang. Il était facile de voir à sa physionomie expressive et mobile, au mouvement de ses noirs sourcils, qu'elle avait une volonté ferme, énergique, indomptable; mais, dans son regard plein de flamme, dans le sourire charmant de sa bouche, il y avait aussi un air de bienveillance et de générosité, qui prévenait tout d'abord.

La chambre où se trouvait cette jeune femme était simplement décorée, mais avec une parfaite élégance; dans la forme de cha-

que meuble, dans les nuances du tapis, des rideaux et de la tenture, on remarquait un goût exquis, ce je ne sais quoi presque insaisissable, et qui n'appartient qu'aux natures privilégiées, aristocratiques.

Lorsqu'elle fut seule, Mathilde de Sarlemont se leva vivement et marcha quelque temps dans la chambre, en prononçant des mots inarticulés : puis, son langage devint peu à peu plus distinct ; elle parla toute seule, d'une manière moins vague, plus intelligible.

— Oh ! cela devient insupportable! quand donc finira-t-elle, cette persécution !... Cependant je me suis assez clairement exprimée... Que me veut-il maintenant, il doit savoir à quoi s'en tenir... Je ne l'aime pas, Dieu m'en préserve ! Je ne puis le souffrir

même, et il m'obsède!.. Chaque jour des visites, des lettres!.. oh!

Elle se tut quelques instants, et marcha de long en large, silencieuse, agitée.

— Que ce jeune homme est fat! reprit-elle amèrement. Parce qu'il est riche, parce qu'il a des titres, parceque c'est un homme à bonnes fortunes, il s'imagine que moi, je vais l'aimer comme une enfant, que je vais perdre la tête!.. Mon Dieu! mais que faire? cela n'est plus tolérable! Je m'explique pourtant d'une façon assez claire... certes, on ne me reprochera pas d'être coquette!.. Mais non, toujours les mêmes propos, les mêmes fadeurs... Qu'une femme est à plaindre!... Oh! bien heureusement, je ne serai pas longtemps en butte à toutes ces folles et insolentes prétentions!...

Mathilde parlait ainsi toute seule à voix

basse, et chacune de ses phrases était entrecoupée. Après un assez long silence, elle s'assit dans un fauteuil et sembla réfléchir.

Mais presqu'aussitôt la porte s'ouvrit : un domestique parut.

— Madame...

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Madame, c'est toujours la même personne... On revient toujours... nous avons beau dire que madame ne peut recevoir...

— Allons ! allons ! pas de phrases !.. expliquez-vous, qui me demande ?

— Madame, c'est toujours ce jeune monsieur !.. dit le domestique timidement, M. le marquis de Norval.

— Oh ! oh ! c'est trop fort ! repartit Ma-

thilde avec colère. Vraiment ce monsieur n'est pas de bonne compagnie... une pareille insistance est inqualifiable !

— Madame, ce monsieur prétend qu'il a quelque chose de très grave à vous communiquer... il vous conjure de le recevoir.

— Eh bien ! soit, qu'il entre... A tout prendre j'aime autant cela: Je vais lui dire au moins, une bonne fois, ce que j'ai sur le cœur, et j'espère qu'il me laissera dorénavant tranquille. Allez, Bernard.

Le domestique sortit en s'inclinant avec respect comme d'habitude.

Mathilde s'était levée de son fauteuil, et marchait avec agitation dans la chambre.

— Allons, allons, j'étais folle de faire défendre ma porte; il aurait toujours fallu re-

commencer... ceci vaut mieux ! Allons, un peu de courage !.. D'ailleurs, je ne suis pas de ces femmes qu'on effraie ! j'ai l'âme assez bien trempée, Dieu merci !..

Mathilde parlait encore, lorsque la porte s'ouvrit, et Bernard annonça le marquis de Norval.

C'était un grand jeune homme, blond, pâle, d'une figure féminine, mais parfaitement régulière ; il clignait des yeux, en tournant dans sa main un lorgnon d'écaille, dont il n'osait pas encore se servir, par respect sans doute et par savoir vivre ; mais il était facile de comprendre à chaque regard, à chaque mouvement de ce jeune homme, qu'il avait la vue basse, et qu'il désirait voir, voir très distinctement. Rien de plus élégant, de plus gracieux, que la coupe de son habit ; tout, dans son costume, annonçait l'homme de goût, l'homme du monde; on reconnaissait d'a-

bord le charmant fashionable, qui ne suit pas la mode en esclave, mais qui l'impose.

Mathilde de Sarlemont était debout, froide, impassible. Elle répondit à peine par une légère inclination au salut respectueux, exagéré du marquis.

Cependant, M. de Norval n'était pas homme à se troubler pour un semblable accueil ; il saluait toujours en faisant tourner son lorgnon dans sa main.

— Madame, oh ! pardon , mille pardons ! dit-il, en ne discontinuant pas de saluer. Je vous gêne... je suis importun... mais c'est égal ! j'insiste , je résiste , et j'entre. Car il s'agit de vous être utile, madame... de vous prouver que je suis le plus humble, comme le plus dévoué de vos serviteurs...

— Monsieur, répondit Mathilde avec une

politesse froide, je ne sais pas, en vérité, ce qui peut me valoir l'honneur de votre visite, de votre intérêt... je ne demande rien, je n'ai besoin de rien...Parlez cependant, monsieur, je suis prête à vous entendre.

Le marquis, voyant qu'on ne lui offrait pas de fauteuil, en prit un le plus cavalièrement du monde, et s'assit en lorgnant; Mathilde s'assit de même, et fit signe à M. de Norval qu'il pouvait parler.

— Madame, dit le jeune marquis, en se cambrant avec élégance, je vous demande encore un million de pardons, si je vous persécute... oui persécute : car c'est le mot dont vous vous servez... Je le sais, hélas ! je le sais trop !

—Parlez, monsieur le marquis. Les préambules sont inutiles, ce me semble...

— Inutiles ? oh! que non pas, madame! Ils donnent le temps à un pauvre cœur de se remettre.

— Allons, pas de niaiseries, monsieur ! je vous en conjure, parlons sérieusement.

—Eh bien! oui, parlons sérieusement, madame! repartit de Norval avec une expression ferme et résolue. En effet, vous avez l'esprit trop viril, l'âme trop forte, pour qu'on puisse vous tenir le langage qu'on adresse aux autres femmes... Je n'emploierai pas davantage le style musqué, le style Dorat... Je vous dirai franchement ce que je pense, ce qu'il y a dans mon cœur... Je vous aime, madame, je vous aime ! et je sens bien qu'il me serait impossible de vivre loin de vous !

— Encore, monsieur le marquis ? encore! Oh! décidément ce n'est plus tenable !.. Un homme spirituel comme vous... ou qui du

moins passe pour tel, ne devrait pas toujours répéter la même chose avec aussi peu de succès.

— Peu de succès, madame ?.. oui, j'en conviens, répondit le marquis d'un ton sombre. Oh ! voilà ce qui me désespère, ce qui me rendrait méchant !...

— Bien ! bien ! nous abordons le drame moderne, à ce qu'il me semble... reprit Mathilde avec un sourire fier et dédaigneux.

— Oh! madame, par grâce... point de raillerie !...

— Alors, point de fadeurs, monsieur le marquis! point de verbiage sentimental, qui me fatigue, qui me fait hausser les épaules !...

— Quel air de dédain! quel mépris! Oh !

vous n'êtes donc pas une femme ?.. vous ne voulez rien entendre ?...

— Non, je ne veux pas entendre des choses éternellement les mêmes... Cela m'ennuie, monsieur !..

— Cela vous ennuie ? repartit sourdement de Norval.

— Monsieur le marquis, je suis franche... c'est un malheur peut-être... mais enfin, je suis comme cela! Chacun a sa nature...moi, c'est la mienne !... Je ne ressemble pas aux autresfe mmes, on me l'a toujours dit.

— Non ! non ! vous ne leur ressemblez pas !... Vous êtes impitoyable !..

— Impitoyable ? c'est vous plutôt, monsieur, vous qui me répétez toujours la même chose !

— Eh bien ! je changerai de langage, madame... Ecoutez-moi ! car c'est mon cœur qui parle... je vous aime et vous ne m'aimez pas !... N'importe ! Vous m'aimerez !..

— Oh ! c'est là ce que nous verrons, monsieur le marquis.

— Vous m'aimerez, vous dis-je... ou bien vous me craindrez.

En parlant ainsi, de Norval avait les yeux étincelants.

— Je ne sais si je me trompe, monsieur le marquis, mais il me semblerait presque, à l'accent de votre voix, que vous menacez?...

— Peut-être, madame ! peut-être..., répliqua de Norval.

Mais presque aussitôt, il reprit d'une voix plus douce, en s'efforçant de sourire :

— Madame, vous m'avez mal compris jusqu'à ce jour ! non, je ne menace pas... Dieu m'en garde ! je supplie... je souffre !.... Oh ! oui, je souffre avec courage... car vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a de torture au fond de mon cœur !... Je ris, cependant, je ris ! continua-t-il, avec une expression d'hilarité convulsive. Mais non, je pleure !... voyez, voyez plutôt !

En effet, des larmes brillaient dans les yeux du marquis ; ses poings se fermaient violemment crispés ; une pâleur livide et profonde se répandait sur toute sa physionomie, tout à l'heure vive, gaie et souriante.

Mathilde ne put réprimer un mouvement de surprise : un pareil changement, si brusque, si complet, lui paraissait inexplicable.

— Monsieur le marquis, dit-elle d'une voix

un peu altérée, vous jouez parfaitement la comédie! Permettez-moi de vous faire mon compliment...

— Oui, oui! vous avez raison de vous moquer, dit M. de Norval avec amertume. La souffrance est pour vous une grimace.... Vous n'avez jamais souffert... Vous avez toujours été heureuse... Je comprends! je comprends!.... C'est tout simple, vous devez rire!... Mais je vous en conjure, madame, écoutez... vous raillerez après, tout à votre aise... Il y a dix-huit mois que vous êtes veuve... et depuis dix-huit mois, il ne s'est pas écoulé un seul jour, que votre image n'ait rayonné dans mon âme!.. Oh! je vous en prie, pitié encore! contenez vos sarcasmes... Je ne suis pas l'homme dont on vous a parlé... Je ne me console pas aussi facilement que vous pouvez le croire... Non, non! maintenant il y a du vide dans mon cœur....

un vide horrible! et je veux le combler!... Je vous aime, madame... et vous êtes la première, la seule femme que j'aie aimée encore!...

— Oh! monsieur le marquis, songez-donc que je suis veuve... je ne sors pas de pension... Et c'est à moi que vous tenez ces beaux discours?...

— Madame, vous êtes cruelle! Toujours de la moquerie!... Il serait pourtant juste, il serait humain à vous de m'entendre!.... C'est vrai, jusqu'ici mon existence n'a été qu'un tourbillon de plaisirs... Ce que je voulais avant toute chose, c'était l'étourdissement, l'ivresse... Mais aujourd'hui tout est changé pour moi... J'ai besoin de repos, j'ai besoin d'amour... J'ai besoin d'un cœur qui me comprenne!..

— Je vous comprends, monsieur le mar-

quis... c'est-à-dire, je comprends ce besoin de votre cœur... Mais franchement, un jeune et beau garçon comme vous, avec de la naissance, une grande fortune, sera compris facilement dans le monde... Il n'y a pas une mère de famille, qui ne soit heureuse et fière de vous appeler son gendre...

— Ah! madame! vous êtes sans pitié, s'écria le marquis avec un éclair dans les yeux... Mais vous avez beau faire, je vous aime davantage!... Oh! oui, je vous aime... C'est le seul moyen de ne pas vous haïr!

— Haïssez, monsieur! haïssez! Je ne suis pas femme à m'émouvoir pour un peu de haine!... Non vraiment, je vous assure!... Je ne m'étonne de rien, moi, ni de la haine, ni de l'amour!...

— Madame, je crois vous connaître... dit

le marquis avec un accent de colère froide et comprimée, vous n'êtes point de ces femmes qu'on épouvante... aussi, n'essaierai-je pas de vous faire peur!... Mais je vous parle ra son... Vous savez que je suis riche, que je tiens par ma famille à tout ce qu'il y a de plus riche et de plus puissant... Je n'ai qu'un mot à dire, et bien des choses se font au mi nistère, qui étonnent parfois le public.. M. de Brémeule, le futur secrétaire d'ambassade, a besoin d'appui, de prôneurs... Je ne veux pas me vanter... mais certes, il aurait tort de m'avoir pour ennemi!... Qu'en pensez-vous, madame?

— Moi, je ne dis pas le contraire... mais que m'importe, monsieur le marquis.

— Oh ! que vous importe ?.. cela est facile à dire, madame... je ne suis pas aveugle, et je vois certaines choses, dont je ne parle que dans l'occasion...

— Parlez, monsieur, parlez, si l'occasion est venue...

—Oui, madame, elle est venue, dit le marquis en se levant. Je sais que M. de Brémeule est le seul homme pour qui vous ne soyez pas inflexible.

— Que voulez-vous dire, monsieur le marquis?

— Je veux dire, que M. de Brémeule n'est pas si malheureux que moi!.. Je n'en disconviens pas, madame, il est de bonne famille, bien posé dans le monde, et je ne doute point qu'avec un peu d'assistance, il ne fasse admirablement son chemin dans la diplomatie... Mais, réfléchissez bien, il commence, il débute à peine dans la carrière... et si quelque obstacle, énergique et puissant, se plaçait devant lui, M. de Brémeule aurait grand' peine à passer outre...

Madame de Sarlemont devint sérieuse.

— Voulez-vous dire, monsieur, demanda-t-elle d'une voix tremblante, que M. de Brémeule a des ennemis?

—Oui, madame, des ennemis : il en a ! et de puissants, je vous jure !... Il ne faut pas que M. de Brémeule s'imagine qu'il est fort bien en cour, parce qu'il est né de la révolution de juillet... Oh ! oh ! vous n'êtes pas dans le secret, madame... et je puis vous dire, moi, que la vieille aristocratie, la vraie, est toujours la plus forte et la plus influente... Seulement elle n'agit plus comme autrefois au soleil, mais dans l'ombre !... On ne l'avoue pas dans une certaine sphère... mais on la consulte, on l'écoute. Enfin, résumons-nous, madame : car nous pourrions parler encore longtemps l'un et l'autre, sans nous comprendre, sans jouer franc jeu...

M. de Brémeule vous aime, et vous l'aimez!..

— Monsieur le marquis...

—Madame, pardon! je suis brusque peut-être, et j'ai tort de ne pas employer les périphrases... mais avec vous le plus simple langage, le plus clair, le plus net, est le meilleur... Vous aimez, dis-je, M. de Brémeule, et, pour consentir à l'épouser, vous attendez qu'on le nomme secrétaire d'ambassade...

— Monsieur le marquis, dit Mathilde en rougissant un peu, vous êtes vraiment plaisant de vouloir absolument lire dans mon cœur.

— Plaisant peut-être, madame, mais vrai! Je vous répète donc que vous n'attendez que ce titre, pour en donner un autre à M. de Brémeule... Il n'est pas fort riche, vous l'êtes vous, madame... et d'une manière ou d'une autre il faut nécessairement justifier votre

choix... N'allez pas croire, au moins, que je veuille le blâmer, ce choix ; il est parfaitement légitime et honorable..... M. de Brémeule est un galant homme suffisamment beau, suffisamment spirituel, et je déclare pour ma part qu'une femme ne se compromet pas en l'épousant. Mais, patience, un instant ! il faut une position dans le monde... et M. de Brémeule n'est pas encore secrétaire d'ambassade. Voulez-vous, madame, que je le fasse appuyer d'une certaine manière ?

— Monsieur le marquis, je pense que le mérite de M. de Brémeule est un appui suffisant !...

— Oh ! oh ! comme vous connaissez les ministres, madame !.. Mais c'est de l'âge d'or!... Oui, ma foi ! du bon vieux temps de Saturne et de Rhée ! Voulez-vous que je vous

dise, moi, la vérité tout entière ? c'est que M. de Brémeule, malgré tout son mérite et celui que vous y ajoutez si complaisamment, ne sera point nommé, si quelque ami chaud et bien posé ne dit un mot à l'oreille du ministre... Et cet ami, c'est moi... moi, madame !

— Vous, monsieur le marquis ? vous, parler pour M. de Brémeule ?

— Cela vous surprend... c'est concevable : car franchement, je n'éprouve pas pour M. de Brémeule une sympathie fougueuse... et lui-même n'est pas idolâtre de ma personne. Mais il ne s'agit pas maintenant de M. de Brémeule, il s'agit de vous, madame ! c'est à vous et non pas à lui, que je veux rendre service...

— A moi, monsieur le marquis ?

— A vous, madame... M. de Brémeule

vous est-il donc si indifférent, que vous restiez insensible à tout le bien ou à tout le mal qui peut lui advenir ?

— Du mal ! non, non, jamais ! interrompit Mathilde avec vivacité.

— Oh ! madame, vous vous êtes trahie !... Vous ne lui voulez que du bien !

— Je l'avoue, monsieur... et pourquoi feindre? Il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat !... M. de Brémeule s'est toujours montré l'ami, le soutien de notre famille, et ma pauvre mère l'aimait comme un fils. Oui, monsieur le marquis, je ne dissimulerai pas davantage, oui, je porte à M. de Brémeule... le plus vif intérêt, et tout ce que vous pourrez faire pour lui, oh ! je vous en saurai gré de toute mon âme !

— Et je n'en demande pas plus, madame...

répliqua de Norval avec un air de courtoisie gracieuse. C'est même beaucoup... toute votre âme ? Oh ! non, jamais je ne fus si ambitieux... Ce que j'implore de vous seulement, c'est un regard de pitié... un petit coin, bien petit, bien humble, dans votre cœur !..

En même temps, il rapprochait son fauteuil de Mathilde.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle avec un sourire charmant, j'accepte votre amitié, et je vous offre la mienne. Oui, soyez généreux, prêtez votre assistance à M. de Brémeule.

— Très-volontiers, madame, et je cours de ce pas...

En même temps, il saisit vivement une

main de Mathilde, et l'appuya contre ses lèvres brûlantes.

Mathilde retira sa main, non sans peine, et recula son fauteuil.

— Madame, quoi ! je vous fais peur ? vous me fuyez ! Oh ! que je suis malheureux !..

— Encore ! encore ! dit-elle en se levant.

— Encore... et toujours ! oui, s'écria-t-il avec exaltation, en joignant les mains et tombant à genoux, je vous aime, Mathilde! Oh! rien qu'un jour ! rien qu'une heure d'ivresse et de félicité !... Je serai votre ami ! votre esclave... je mourrai pour vous !...

— Monsieur ! laissez-moi ! dit-elle en le repoussant d'un air indigné.

De Norval se relève à l'instant ; il pro-

mène autour de lui des yeux inquiets : il est seul avec Mathilde. Un vaste salon et une salle à manger séparent cette pièce, de l'antichambre où se tiennent les domestiques. L'heure est avancée ; il est probable qu'il ne viendra pas de visite. Le marquis pose sa canne dans un coin, son chapeau sur un guéridon ; il s'élance vers Mathilde, et, la prenant dans ses bras, il se penche sur elle pour l'embrasser.

— Monsieur ! s'écrie-t-elle avec un mélange d'épouvante et de colère. Je vais vous faire chasser !...

— Mathilde ! je t'aime ! Mathilde ! dit sourdement de Norval. Non, vois-tu, c'est plus fort que moi ! il faut que je meure ou que je sois heureux !..

— Lâche ! infâme ! est-ce ainsi que vous

prétendez abuser de ma faiblesse !.. Mais non, vous n'outragerez qu'un cadavre !..

— Mathilde, par pitié ! oh ! ne me repoussez pas ! J'ai l'enfer dans le cœur... Je serais capable d'un crime !... Non, tu ne me connais pas... Je ne suis pas un de ces hommes sans désirs et sans passions, qui se consolent de la perte d'une femme avec une autre... Moi ce que je veux, je le veux...oui, dussé-je mourir !

— Au secours ! au secours ! s'écrie Mathilde en raidissant avec fureur et désespoir ses deux mains contre la poitrine du marquis.

— Silence ! silence ! dit-il en s'efforçant de comprimer les cris de Mathilde. Je suis armé! je tue le premier qui entre !.. vous d'abord , Mathilde... lui ensuite, moi après !

— Eh bien ! tuez-moi donc! continue-t-elle

avec plus d'énergie. Je ne crains rien... ni vous, ni la mort !.. Oh ! vous me faites horreur !...

Et d'une voix plus retentissante, elle s'écriait :

— Au secours ! au secours !

— Mathilde, si ce n'est par pitié pour vous, pour LUI du moins, silence ! Oh ! je vous poursuivrai tous les deux jusqu'à la mort, jusqu'au fond de la tombe ! Vous céderez ! vous dis-je, vous céderez !.. je souffre trop!.. Le monde entier avec toutes ses femmes ne me suffirait pas !.. Il me faut vous, Mathilde! vous ! et rien que vous !.. ou tout à l'heure le sang va couler dans cette chambre !.. Prenez garde ! je ne suis plus le grand seigneur, l'homme bien élevé, qui prie, et cajole et caresse... Non, je suis un homme qui aime! un homme, fou, furieux, brutal ! que m'im-

porte?... Mais vous serez à moi!.. oh! vous serez à moi!..

— Je serai donc à la mort! s'écria-t-elle en réunissant tout ce qu'elle avait de force et de courage. Au secours!!!

Le bruit et l'agitation de la lutte avaient empêché le marquis d'entendre des pas précipités dans la pièce voisine. Tout-à-coup la porte s'ouvre : un homme paraît.

## II.

### Gentilhomme et manant.

— Oh! malheur! murmure sourdement de Norval, en saisissant le manche d'un poignard caché dans une poche de son habit.

Mathilde avait profité de l'émotion du

marquis pour se dégager de ses bras ; elle était pâle, haletante.

Le personnage qui venait d'entrer fait quelques pas dans la chambre, silencieux et grave. Une étrange pâleur couvre son visage ; ses lèvres s'agitent convulsivement.

Mathilde essaie de se donner une contenance ; elle dit d'une voix ferme, mais encore un peu altérée :

— Je vous prie, faites reconduire monsieur... J'ai sonné long-temps : personne n'est venu...

Et Mathilde sortit brusquement par une porte qui communiquait à sa chambre à coucher.

Le marquis ne bougeait pas : immobile et

debout, il considérait tour à tour l'homme qui venait d'entrer et la porte par où Mathilde était sortie.

—Quel est cet homme? pensait-il. Je l'ai vu déjà dans cette maison...

Celui que M. de Norval examinait de la sorte était un grand jeune homme d'une taille svelte et bien prise; ses larges épaules annonçaient une vigueur peu commune; et, dans sa physionomie fortement accentuée, se révélait un air de distinction, qui néanmoins contrastait un peu avec la simplicité de son costume. Ses yeux, grands et bien fendus, étaient d'un bleu pâle qui, par moments, s'allumait et jetait des éclairs. Une épaisse chevelure blonde ondoyait sur son front, et se répandait à flots comme une crinière sur un cou large et nerveux.

— Monsieur le marquis, dit-il d'une voix agitée, je croyais que vous désiriez sortir...

En même temps, il ouvrait la porte et prenait une lampe posée sur un guéridon.

— En effet, monsieur, répondit le marquis en le mesurant d'un œil dédaigneux, je me disposais à me retirer, quand vous êtes entré ici comme une apparition... Je vois, monsieur, que vous n'avez pas besoin d'être annoncé... Me ferez-vous l'honneur de me dire à qui j'ai l'honneur de parler?

—L'honneur est médiocre pour nous deux, monsieur! répliqua fièrement le grand jeune homme blond. Mais à quoi bon les phrases, le cérémonial? Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas sortir!

— Je trouve la question étrange, monsieur! et je vous préviens que je n'ai point

l'habitude de souffrir les insolences!.. Qui êtes-vous enfin? quels sont vos droits pour me parler ainsi?

— Mes droits, monsieur le marquis? c'est la volonté de madame de Sarlemont! elle ne veut pas vous recevoir, entendez-vous? et c'est moi qu'elle a chargé, quoique trop poliment, de vous congédier...

— Oh! oh! mais cela se gâte, dit le marquis en secouant la tête avec menace. Vous avez un langage qui me blesse les oreilles!.. Taisez-vous! taisez-vous!

— Je ne me tairai pas, monsieur le marquis! au contraire, j'éleverai plus haut la voix! et si vous m'y forcez, tout le monde dans cette maison, tout le monde va savoir votre honte!.. car je dirai tout! ajouta-t-il avec amertume. Je dirai que monsieur le marquis de Norval est venu ici menacer une femme!

que monsieur de Norval n'est pas un homme d'honneur !

— Oh ! des insultes ? s'écria le marquis en s'approchant de son adversaire. Encore une fois, qui êtes-vous ?

— Monsieur le marquis, je suis un homme qui vous connaît, qui sait tout ce qui se passe au fond de votre cœur... je suis un homme qui ne laissera pas outrager madame de Sarlemont, ni personne de sa famille ! Oh ! songez-y ! vous me trouverez partout, prêt à défendre cette femme! Enfin, entre elle et vous, il y aura toujours ma vengeance !.. Enfin, continua-t-il d'une voix basse et tremblante, si vous cherchez à lui nuire, je vous tuerai !...

— Des menaces ! cria le marquis en frappant du pied. Ah ! vous ne savez pas à qui

vous avez affaire!.. Malheureux! c'est votre mort!.. Sortons! à l'instant même!..

— C'est un duel que vous me proposez! répondit le grand jeune homme avec un flegme apparent, que démentait l'agitation de sa voix et ses gestes convulsifs. Je ne demande pas mieux! venez... Quelles sont vos armes?

— Eh! que m'importe! je vous en laisse le choix. L'épée ou le pistolet, c'est tout un! Vous allez voir! vous allez voir!..

— Pas de bruit! pas d'éclat de voix, monsieur le marquis! il est parfaitement inutile de faire une esclandre! Venez!.. les premiers soldats que nous rencontrerons dans la rue, nous serviront de témoins.

— Parfait! parfait! dit sourdement de Norval, en s'efforçant de rire avec mépris.

Cela va me remettre en haleine !.. Il y a longtemps que je n'ai donné une leçon de ce genre et autant recommencer par vous !

— Pas de fanfaronnade, monsieur ! et venez !..

— Mais auparavant, pourrais-je savoir à qui je vais apprendre *à vivre?* demanda le marquis en se croisant les bras. Car vous sentez-bien que moi, dans ma position, je ne suis pas homme à me commettre avec le premier venu !.. Voyons, donnez au moins votre carte... Je ne veux pas m'exposer à tuer quelque commis de magasin...

— Insolent !

Et les poings serrés, les joues brûlantes d'indignation, il allait se précipiter sur le marquis, lorsqu'une voix effrayée se fait entendre dans le salon.

Le vieux Bernard entre en courant.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc? s'écrie-t-il. Une querelle!....

Le grand jeune homme blond fit un signe au marquis de se taire et de le suivre.

Le domestique regardait à droite et à gauche d'un air effaré.

— Et madame, où donc est-elle? Ah! mon Dieu ! pauvre maîtresse, lui serait-il arrivé quelque chose? On criait, tout à l'heure..... on se disputait..... Isidore, parle, voyons, que s'est-il donc passé ?

— Isidore! murmure le marquis avec étonnement.

Et Bernard continuait, en prenant les mains du grand jeune homme :

— Explique-toi, cher enfant !.... mon Isidore, ne me cache rien..... Par quel hasard es-tu ici ? Mon Dieu ! moi je dormais, je n'ai rien entendu d'abord ; mais toi, parle.

Isidore gardait le silence, pâle, abattu, consterné.

— Ah ! ah ! ah ! ceci devient bizarre ! dit le marquis avec un éclat de rire amer et sardonique ; Isidore ? je connais ce nom-là... Mon cher Bernard, quel est-donc, ce Monsieur !

— Vous ne le connaissez pas, Monsieur le marquis ? répliqua le vieux domestique avec un mélange de surprise et de fierté. C'est Isidore, c'est mon fils.....

— Votre fils ?

— Oui, Monsieur le marquis ; çà vous

étonne, n'est-ce pas? Ah! dame! c'est qu'il est bien élevé, je vous jure! il sait le grec, le latin....,c'est un fier homme! Aussi ma bonne maîtresse a pour lui bien de l'estime..... Il est le secrétaire de la maison, comme qui dirait le factotum!

Bernard, s'abandonnant tout entier à son orgueil paternel, avait complètement oublié le motif qui l'amenait dans cette chambre; il ne se rappelait ni le bruit, ni la querelle, ni les cris qui l'avaient éveillé en sursaut. Allons! mon cher Isidore, reprit Bernard en l'embrassant, ne reste donc pas ainsi, immobile et muet comme une souche..... Je sais que tu es très modeste, et que tu rougis quand on fait ton éloge, et si je t'en croyais, je ne dirais jamais que tu es un savant! mais moi, je tiens à faire briller ton mérite..... je veux qu'on sache que j'ai un fils très distingué..... On a beau être domestique, Monsieur

le marquis, ce n'est pas une raison pour ne pas donner une éducation soignée à ses enfants.....

— C'est vrai ! mon cher Bernard, parfaitement vrai, dit le marquis avec de nouveaux éclats de rire. Monsieur Isidore s'exprime très bien... pour un valet-de-chambre...

— Monsieur !.... Monsieur le marquis ! interrompt Isidore, en fermant les poings et s'avançant vers M. de Norval.

— Oh ! oh ! vous vous émancipez, jeune homme ! réplique de Norval, en repoussant dédaigneusement Isidore. Prenez-garde ! vous allez m'écraser les pieds avec vos souliers ferrés....

Et le marquis, braquant son lorgnon sur Isidore avec impertinence, le considérait de la tête aux pieds et semblait faire l'examen

railleur de tout son costume. En effet, la mise d'Isidore, quoique décente, était loin d'être irréprochable sous le rapport de l'élégance ; et, sans l'extrême distinction de son visage, on aurait vu tout de suite, qu'Isidore n'était pas un homme de bonne compagnie. Son habit noir, d'une étoffe assez commune, était maladroitement coupé, et faisait peu ressortir une taille admirablement prise, qu'on devinait plutôt qu'on ne la voyait ; son pantalon, beaucoup trop large, n'était point fixé sur la botte par des sous-pieds et se relevait de temps à autre, en grimaçant au genou d'une façon très disgracieuse.

Isidore suffoquait de fureur.

Bernard regardait tour à tour son fils et le marquis avec stupéfaction.

— Ah ! çà, balbutiait-il, je n'y comprends

plus rien..... on dirait que monsieur le marquis est en colère contre mon garçon!....

— Non, Bernard, au contraire..... votre garçon est délicieux! il joue le grand seigneur à ravir! Croiriez-vous, que tout à l'heure il voulait tirer l'épée avec moi! Ah! ah! c'était admirable!..... Ma foi! je l'ai échappé belle! et s'il manie l'épée aussi bien que le balai, diantre!...

— Monsieur! interrompt Isidore d'une voix grave et ferme, vous me connaissez maintenant..... j'en conviens, vous ne pouvez vous battre avec moi..... je ne suis plus à vos yeux qu'un domestique..... Eh! bien, soit! je ferai mon devoir de domestique!..... On m'a dit de vous mettre dehors...... et si vous ne sortez de bonne grâce, ce n'est pas une épée que je vais prendre, mais un balai! comme vous dites!

— Drôle ! s'écria le marquis en levant sa canne.

Mais à l'instant même, Isidore lui arracha cette canne des mains et la brisa en deux comme une baguette.

— Isidore !.... mon ami !.... balbutia Bernard épouvanté, en s'efforçant de retenir son fils, qui, pâle, les yeux étincelants, semblait tout prêt à se ruer sur le marquis.

— Laissez, laissez-donc, mon excellent Bernard ! dit le marquis, les dents grinçantes, en tirant de sa poche un poignard magnifique, au manche de bronze sculpté et doré. Je vais le calmer un peu, ce jeune homme, lui ôter une ou deux palettes de sang...... Parole d'honneur, çà le soulagera !.....

— Mon père ! ne me retenez plus davantage ! repartit Isidore exaspéré ; cet homme

est un lâche ! il faut que je le châtie ! Voyez, il insulte, il menace !.... S'il n'avait insulté, s'il n'avait menacé que moi, je pourrais me contenir peut-être..... mais elle ! madame de Sarlemont !

—Isidore, mon enfant, sois raisonnable... Ah mon Dieu ! je vais crier au secours.... Voyez, monsieur le marquis, je fais ce que je peux... Mais moi, je ne suis pas assez fort pour le retenir... Je vous en conjure, ayez pitié de nous !...

—Pitié? dit Isidore au comble de la fureur. Ah ! mon père, vous n'avez donc pas de sang dans les veines !... Vous lui demandez miséricorde !... Lui, cet homme, cet infâme ! qui déshonore le nom qu'il porte ! lui, qui n'a rien d'un vrai noble que le titre, avec toute l'insolence du parvenu !... Oh ! je vais lui donner une leçon terrible ! et puisqu'il en appelle à la force, me voici ! me voici ! Entre nous,

pas de duel, pas d'armes courtoises! mais une lutte, un combat à mort!... Avec les poings, n'importe!... Je suis homme du peuple, moi... et je vais broyer sous mes pieds le grand seigneur!

— Manant! s'écria le marquis en reculant d'un pas. Si tu avances, tu es mort!

— Eh bien! j'avance!...

Et soudain Isidore, écartant vigoureusement son père, s'élança sur M. de Norval, et l'étreignit dans ses bras avec rage.

Le marquis n'était pas de force à lutter. Il fut enlevé de terre comme un enfant, et son poignard lui échappa des mains.

Bernard s'arrachait les cheveux et jetait des cris perçants.

Aussitôt on accourt de toutes parts; tous

les gens de l'hôtel arrivent en tumulte.

— Séparez-les ! ils vont se tuer ! criait le pauvre domestique en se tordant les mains.

Mais le robuste jeune homme n'avait point abusé de sa vigueur ; après avoir renversé le marquis sur un canapé, il venait de prendre une attitude grave, froide et presque majestueuse.

Le marquis, en proie à une violente colère, cherchait de tous côtés son poignard ; mais un domestique l'avait ramassé pendant la lutte.

— Misérable ! dit-il sourdement, en montrant le poing à Isidore, tu me paieras cher ton audace !...

— Armand, dit Isidore avec froideur en s'adressant à l'un des domestiques, recondui-

sez monsieur le marquis... Je crois que maintenant mon assistance est inutile.

De Norval, comprenant bien qu'il était le plus faible, ne crut pas devoir résister plus longtemps; il prit son chapeau à demi brisé dans le combat, et sortit de la chambre, en lançant à Isidore un dernier regard de haine et de vengeance.

A peine le marquis de Norval était-il sorti, que Mathilde rentra dans la chambre ; sa figure était pâle, bouleversée.

— Pardon, madame ! oh pardon !... dit Isidore d'une voix profonde et douloureuse. Une pareille scène n'aurait pas dû se passer dans votre appartement... mais je vous jure que je ne l'ai pas provoquée.

— Isidore, je sais tout, répondit Mathilde d'une voix émue : merci ! vous êtes un brave jeune homme ! Je vous reconnais !...

Puis, elle lui tendit une main qu'Isidore porta vivement à ses lèvres, en s'inclinant avec respect.

Bernard regardait tour à tour son fils et Mathilde d'un air ébahi : il ne pouvait rien comprendre à tout ce qui venait de se passer.

— Bernard, dit madame de Sarlemont d'une voix douce et vibrante, je suis contente de vous, contente de votre fils... A dater de ce jour, Bernard, j'augmente vos gages de quinze cents francs.

— Oh! madame, mais c'est trop de bonté! répondit le vieux domestique, attendri jusqu'aux larmes. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu! pour mériter cela ?

Isidore avait tressailli; il était horriblement pâle; l'une de ses mains était forte-

ment appuyée contre son cœur avec une expression douloureuse.

— Viens, cher enfant, viens, mon Isidore! reprit Bernard en attirant son fils vers Mathilde. Remercions à genoux cette bonne maîtresse, qui nous comble de bienfaits!

Isidore demeurait silencieux, atterré; un mouvement convulsif agitait ses membres; de grosses larmes descendaient le long de ses joues.

— Eh bien! mon Isidore, poursuivit Bernard d'un ton de reproche affectueux, tu ne dis rien! pas un mot de remerciement?...

Mais tout à coup, voyant l'émotion et les larmes de son fils, il s'écria :

— Pardonnez-lui, madame!.. Oh! ce n'est pas de l'ingratitude, allez!... je le connais,

mon Isidore, il mourrait dix mille fois pour vous... Mais vraiment la secousse a été trop forte... c'est trop de joie!... Quinze cents francs d'augmentation!... Ah! le pauvre Isidore en est tout abasourdi.,. il en a perdu la parole... son cœur est trop plein, madame... Voyez, il suffoque!,..

En effet, Isidore ne pouvait se contenir davantage : ses pleurs jaillirent abondamment; il éclata en sanglots.

— Mon ami, dit Mathilde avec émotion, vos pleurs vous honorent, et je les apprécie, croyez-moi... Calmez-vous, de grâce... Voyez, je suis calme... et pourtant...

Elle s'interrompit tout à coup. Mais presque aussitôt, donnant un autre cours à sa pensée, elle reprit :

— Isidore, ma pauvre mère et moi,

nous avons toujours eu à nous louer de votre zèle, de votre dévoûment; soyez tranquille, j'ai bonne mémoire, et je n'oublierai pas vos services. Tôt ou tard vous comprendrez l'intérêt que je vous porte...

Isidore s'inclina respectueusement, et mit de nouveau la main sur son cœur.

— Oui, mon cher Isidore, continua Mathilde, laissez-moi faire, et vous verrez si je suis ingrate... Un jour ou l'autre, M. de Brémeule sera puissant, et alors....

— Oh! madame, interrompit Isidore d'une voix suppliante et brisée, ce que je vous demande, ce que je demande au ciel avec des prières ardentes, c'est de mourir pour vous!

— Mourir, Isidore? Non, non, mais vivre! voilà ce qu'il faut dire... Eh bien! n'ayez au-

cune inquiétude, votre prière sera exaucée....

En parlant ainsi, Mathilde lui tendit encore une fois la main avec un mélange d'affection et de courtoisie aristocratique qui tempérait un peu ce que cette faveur avait de trop familier.

Puis, d'un geste, elle témoigna qu'elle voulait être seule.

Isidore et le vieux domestique se retirèrent.

## III.

### Isidore.

Isidore était sorti sombre et silencieux ; il n'avait pas l'air d'entendre les exclamations joyeuses de son père.

— Ah ! mon ami, s'écriait Bernard, délirant de joie, songes-y donc, quinze cents

francs de plus! Mais c'est à devenir fou!....

Isidore quitte son père, et remonte précipitamment dans sa chambre. Elle était située au quatrième étage dans les combles de l'hôtel : c'était une espèce de mansarde assez proprement meublée; mais il n'y avait que le strict nécessaire. Aucun tapis ne couvrait les carreaux de brique, et le lit n'était point surmonté de rideaux. De toutes parts, aux angles des murs étaient suspendus des tablettes et des rayons de bibliothèque, chargés de vieux livres poudreux. Une grande table, placée au milieu de la chambre était encombrée de paperasses.

Isidore ouvrit brusquement sa porte, et la referma violemment.

— Oh! dit-il d'une voix sourde, en se promenant de long en large, suis-je assez malheu-

reux ! quelle humiliation ! Avoir dans ma poitrine un noble cœur, et cependant n'être qu'un valet ! Oh !

En parlant ainsi, il marchait avec agitation.

Le silence régna quelques instants dans la chambre. Isidore, de temps à autre, se frappait la poitrine et le front ; une douleur inexprimable se peignait dans toute sa physionomie.

Tout à coup il s'arrêta les bras croisés ; puis, avec un éclat de rire amer, il dit :

— Comme il m'a traité, l'insolent ! Quel orgueil ! Je n'étais pour lui qu'un misérable ver de terre, qu'il broyait sous ses pieds !... Oh ! je n'aurais pas dû attendre ! j'aurais dû l'étouffer dans ces mains furieuses ! Il ne sa-

vait pas qui j'étais alors... Ou plutôt, pourquoi ne l'avoir pas entraîné tout de suite? nous nous serions battus... mon épée eût croisé la sienne... Mais non, tout est contre moi!.. Mon père, toujours mon père!.. Oh! malheur! je ne puis me venger... il faut que je courbe la tête en silence sous les affronts, sous les crachats! Je suis le fils d'un domestique!

Et il s'interrompit en éclatant de rire avec fureur; ses mains se tordaient; une expression de haine indéfinissable contractait son visage; et sa chevelure de lion s'agitait sur son cou au mouvement désordonné de sa marche.

— N'importe! s'écrie-t-il en frappant du poing sur une table. Il faudra bien que j'aie mon tour! il faudra bien que je me venge!.. Oh! reprit-il avec une inflexion de voix dé-

chirante, à quoi me servira-t-elle cette vengeance? je n'en serai pas moins ce que je suis... un malheureux sans famille et sans nom! le fils d'un domestique!.. Oh! oh! oh!

Et il tomba comme anéanti sur une chaise.

Depuis plus d'un quart-d'heure, il était enseveli dans ses réflexions, lorsqu'on frappe à sa porte; d'abord il n'entend pas : on frappe de nouveau ; puis une voix suppliante se fait entendre :

— Isidore... mon ami, c'est moi...

Isidore s'éveille en sursaut, il écoute:cette voix qui résonne à travers la porte, c'est la voix de son père.

Il hésite un moment. Une étrange expression se peint sur sa physionomie ; une lutte profonde et tumultueuse s'agite dans son

cœur. Enfin, comme emporté par une idée subite, il se lève et va ouvrir.

— Oh! mon enfant, dit le vieux Bernard en le pressant dans ses bras, tu me désespères. Quoi! toujours triste, toujours enfermé dans ta chambre!..

Isidore ne fait aucune réponse, et du revers de sa main, il essuie ses larmes.

— Dieu me pardonne! Mon pauvre enfant, tu pleurais... Qu'as-tu donc?

— Moi? rien... rien, mon père...

—Comme tu dis cela! Ta voix est toute tremblante... mon Dieu! Je ne sais pas ce qui se se passe en toi... depuis quelque temps je ne te reconnais plus... Tu veux donc me faire mourir de chagrin?..

— Mon père, pardonne-moi! dit Isidore

en lui prenant la main. C'est vrai, je suis bien malheureux !

— Malheureux? toi? mais comment... tu es dans une bonne maison, où l'on a pour toi toutes sortes d'égards... Tu vois, tous les domestiques te respectent... On n'a pas l'air de savoir que tu es mon fils...Vraiment tu es traité comme les maîtres...

— Comme les maîtres! interrompit sourdement Isidore en souriant avec amertume.

— Oui, mon garçon, tu devrais être aux anges!... Quelle jolie position que la tienne! Vois comme cette bonne madame de Sarlemont t'aime et te considère? tu es son homme de confiance, son secrétaire, son factotum!...

— Non, non, mon père... je suis son domestique!

— Et moi, que suis-je donc? repartit Bernard avec une naïveté sublime. Ah! çà, tu plaisantes... Son domestique, toi? Je ne suis donc plus qu'un valet de chambre en peinture, une cinquième roue à un carrosse!... Que Diable! Isidore, chacun notre métier! Fais le tien, et ne chasse pas sur mes terres...

Isidore fronçait le sourcil, il était morne et silencieux.

— Mon père, dit-il d'un ton résolu, c'est une vie insupportable! il faut qu'elle finisse à tout prix!... Voyez-vous, si je restais plus longtemps dans cette maison, je ne serais plus maître de mon désespoir... je ferais quelque horrible folie... Je me tuerais!

Bernard jette un cri de frayeur.

— Il parle de se tuer, maintenant! Ah mon Dieu! Mais c'est plus que de la folie, c'est de la rage!... Donnez-donc de l'éducation à vos enfants, faites-leur apprendre le grec, le latin et toutes sortes de langues! c'est, ma foi, bien la peine! çà ne fait que leur tourner la tête... Ils oublient ce qu'ils sont... le respect qu'ils doivent à leurs maîtres... et ils parlent de se tuer!... Ah mon Dieu! que je suis à plaindre!...

En parlant ainsi, le brave homme fondait en larmes, et levait les mains au ciel.

— Pardon, mon père! dit Isidore avec attendrissement : je vous brise le cœur, et c'est bien mal à moi! Mais je vous le jure, ce n'est pas mon intention de vous faire de la peine! Je voudrais ètre le seul à souffrir!..,, Allons! allons! ne pensez plus à moi... C'est vrai, je suis fou, j'ai des idées extravagan-

tes... Je ne mérite pas qu'on me plaigne.... Je ne le veux pas! Écoutez, mon père, continua-t-il en passant une main sur son front: je ne suis pas heureux... Je souffre... Il faut que je parte!...

— Que tu partes, Isidore! et pourquoi?

— Parce qu'ici je suis le plus infortuné des hommes! J'ai du poison dans le cœur... Oh! des dents de vipère!... Si vous saviez, chacune de mes nuits est horrible! C'est une fièvre, un délire, une rage!...

— Mon Dieu! mon Dieu! mais je ne t'ai jamais vu comme cela!... Isidore, tu veux donc troubler mon bonheur?... Vois, madame de Sarlemont est pour nous d'une bonté excessive... Elle vient encore d'augmenter mes gages...

— Vos gages! Oh! murmura Isidore avec

une douloureuse amertume, j'entendrai donc toujours ce mot... jour et nuit, sans cesse!... Il faut que je m'éloigne, vous dis-je.. c'est trop affreux... Demain je partirai...

— Ah! mon Dieu! voilà qu'il veut partir demain! De plus fort en plus fort! s'écria Bernard suffoquant de sanglots. Mais je te le demande, où veux-tu aller mon pauvre enfant?

— Loin, loin d'ici!

— Isidore, où trouveras-tu une maison meilleure et plus paternelle? Songe que notre bonne maîtresse n'a pas d'égale sur la terre... Elle est d'une délicatesse, d'une bienveillance... Jamais un mot plus haut que l'autre... Elle te parle comme si vous étiez deux égaux; elle oublie la distance des rangs... elle oublie tout, mon fils!..

— Non, non, mon père, dit Isidore d'une voix profonde; elle se souvient toujours!.. Je partirai!...

— Isidore, je t'en supplie, parlons raison : tu veux partir, mais dans quel but? à quoi bon? c'est perdre ton avenir!... Avec un peu de patience, avec un peu de courage, tu ferais ton chemin parfaitement... Voilà notre maîtresse qui va épouser M. de Brémeule... C'est un fier personnage que M. de Brémeule! et s'il veut bien t'accorder sa protection, tu iras loin!...

— Je n'attendrai pas ce mariage, mon père... j'ai d'autres projets : je veux quitter la France, je veux tenter la fortune, moi aussi... Voyez-vous, si je savais pouvoir être utile à madame de Sarlemont, je resterais!... Mais non, elle n'a pas besoin de moi... vous êtes près d'elle, vous, mon père... votre dévoûment lui suffit... Oh! restez, ne l'aban-

donnez pas!... Pauvre femme! elle a des ennemis, j'en tremble! elle, qui est bonne et douce et généreuse comme les anges, elle devrait n'avoir que des amis!... Mais non, j'en suis sûr, il y a des âmes perverses qui cherchent à lui nuire, qui l'environnent de pièges! Il faut que des serviteurs dévoués soient toujours là, toujours prêts à la défendre... à mourir pour elle! Oh! moi, si je pouvais mourir!...

Isidore, s'abandonnant de plus en plus à toute son exaltation, oubliait sans doute qu'il parlait à son père, à un pauvre être, simple domestique incapable de le comprendre. Tandis que Bernard écoutait, la bouche béante, les yeux tout grands ouverts, Isidore marchait, le front dans ses mains, en laissant échapper des monosyllabes sourds et confus.

— Oui, murmurait-il dans un monologue

fiévreux et convulsif, je ne puis rester... pas un jour de plus!... Ici, tout m'outrage et me torture!... Il me semble que je porte une livrée! Oh! oh! moi!... Je suis pourtant l'égal de tous ces hommes riches et insolents, qui n'ont pour eux que la naissance et la fortune.... que dis-je l'égal? je vaux mieux qu'eux!... Oui, j'ai plus de noblesse dans l'âme, je le sens! plus de passion, plus de verve et d'énergie dans les idées! Ces êtres-là sont des ignares, des cuistres! C'est une race inférieure!... Je les hais! je les hais!... Oh! mais eux, ils ne me font pas même l'honneur de me haïr... Ils me méprisent! ou plutôt ils ne me voient pas!... Je me ferai bien voir à la fin!

— Isidore... mon pauvre fils... disait Bernard tout en larmes.

Isidore n'entendait pas, et son exaltation allait toujours croissant.

—Oui, reprenait-il en raidissant les poings, je suis un homme, moi ! Je ne suis pas à ma place... On me foule, on m'écrase !... Malheur! malheur ! Le sang bout dans mes veines... mon cœur bondit dans ma poitrine... mon imagination brûle !.... Ah ! pourquoi m'a-t-on instruit ? pourquoi cette éducation brillante et dangereuse, qui a développé dans mon âme ce feu dévorant ? J'ai lu, étudié, réfléchi... Oh ! misérable ! J'ai compris le beau... et je suis condamné à ne jamais être compris, moi !.... Philosophes, poètes, vous m'avez perdu ! Vous êtes mes ennemis! Je vous hais !... Laissez-moi ! laissez-moi !

—Mon Dieu! il est fou, ce pauvre enfant!... balbutiait Bernard en levant les mains au ciel. Ayez pitié de lui, Seigneur !...

Isidore, au lieu de se calmer, semblait au paroxisme de son exaltation.

— Non, je ne veux plus lire! cria-t-il, en s'élançant vers une petite bibliothèque. Ces livres-là m'ont rendu fou!.... Qu'ils périssent!...

Et, saisissant au hasard tous les volumes que sa main rencontre, il les déchire avec frénésie, et les jette pèle mêle au milieu de la chambre.

—Mon Dieu! traiter comme cela ces belles reliures! dit Bernard en se jetant à corps perdu sur les feuillets épars, qu'il ramasse et contemple douloureusement.

— Oh! reprend Isidore, en continuant son œuvre de destruction, que n'ai-je, au lieu de tous ces livres inutiles, une arme! des pistolets! un poignard!.... j'en finirais tout de suite!...Mais non!...

Et sa promenade fébrile et désordonnée recommence.

— Isidore, je t'en conjure, écoute-moi! dit Bernard, en le saisissant à bras-le-corps, et le couvrant de larmes : prends un peu de repos... Tu as la fièvre, mon ami... C'est ta dispute avec M. de Norval... Mais il n'y a pas de quoi te désoler... Il paraît que ce n'est pas de ta faute! Tu vois bien que madame ne t'en veut pas, et mes quinze cents francs d'augmentation le prouvent...

— Toujours! toujours! interrompit Isidore avec une sorte d'égarement.

En même temps, il repoussa d'un bras vigoureux son père; et pâle, hagard, effaré, il tomba en arrière sur son lit.

Isidore avait perdu connaissance. Bernard se désolait, en appelant du secours.

## IV.

### La chute du Rhin.

Mathilde avait alors vingt-quatre ans; elle s'était mariée de bonne heure avec un homme fort riche, mais beaucoup plus âgé qu'elle. Cette union, bien que très calme, n'avait pas été fort heureuse, car entre les caractères

des deux époux, il n'y avait pas la moindre analogie. M. de Sarlemont était un vieillard exigeant, chagrin, minutieux ; son plus grand bonheur était de chercher querelle à sa femme et de contrarier tout ce qu'elle faisait. Mathilde, au contraire, avait une de ces natures fortes et poétiques, qui ne peuvent croupir dans l'ornière commune; elle aimait la lecture, la musique et les arts. Peut-être la tendance de son esprit vigoureux inclinait-elle un peu vers le paradoxe, vers la contradiction ; mais on peut dire que son mari seul était cause d'une pareille excentricité. Ayant horreur de la platitude et du prosaïsme, elle s'était rejetée violemment dans l'excès opposé ; et tout ce qui n'était pas bizarre, étrange ou hardi, lui semblait mesquin, bourgeois, ignoble. Elle adorait l'équitation, et son plus vif plaisir, c'était une promenade au grand galop dans les bois, sur un beau cheval anglais qui fuyait comme l'éclair. On

ne vit jamais plus intrépide amazone; et c'était quelque chose de fantastique et de charmant, que cette jeune femme, brune, svelte, aux joues brillantes et dorées, qui, sans rien craindre, se laissait emporter sur un coursier rapide, aux yeux d'une foule stupéfaite, épouvantée. M. de Sarlemont avait toujours blâmé vivement un pareil exercice : lui, qui n'aurait jamais pu se tenir en selle trois minutes, il répétait continuellement à sa femme qu'elle se tuerait avec de semblables jeux; il lui conseillait, d'un ton paternel, de se contenter prudemment des promenades à ânes dans les bois de Montmorency. Mathilde ne faisait alors que hausser les épaules, et riait d'un air de pitié. Puis, le lendemain, elle recommençait de plus belle ses fougueuses cavalcades, et faisait l'admiration des plus élégants fashionables, dans les allées ombreuses du bois de Boulogne.

M. de Brémeule, ami de sa famille, l'accompagnait presque toujours dans ses promenades équestres. Il était, lui aussi, parfait cavalier, et pas un homme de son âge n'aurait pu lui disputer la palme dans tous les exercices qui demandent de la force ou de l'adresse. M. de Brémeule se destinait alors à la diplomatie ; mais, n'ayant songé que fort tard à cette carrière, il n'avait pu réussir encore à se faire nommer secrétaire d'ambassade, malgré de puissantes protections.

Il faut, néanmoins, dire que, deux fois, M. de Brémeule avait refusé un poste assez important que lui offrait le ministre ; il ne pouvait encore se résoudre à quitter Paris : un motif secret, mais impérieux, l'y retenait comme enchaîné. Il ne se passait pas un seul jour sans que M. de Brémeule vînt rendre visite à Mathilde et à sa mère, qui demeuraient ensemble. La mère de Mathilde avait

pour lui une très vive affection, une estime toute particulière, et plusieurs fois la bonne vieille dame avait gémi secrètement du mariage de sa fille : elle aurait bien voulu que Mathilde fût libre encore, afin de pouvoir l'unir à M. de Brémeule. Des considérations de famille et d'intérêt avaient décidé autrefois cette mère un peu trop ambitieuse, en faveur de M. de Sarlemont : ce dernier était puissamment riche, dans une position magnifique à la cour, telle enfin qu'on n'aurait pu, sans démence, refuser un semblable parti. D'ailleurs, Mathilde, qui venait de sortir du couvent, n'éprouvait pour M. de Sarlemont aucune antipathie ; et, connaissant à peine alors M. de Brémeule, elle n'avait pu faire une comparaison, désavantageuse au riche vieillard.

Le cœur de Mathilde sommeillait encore ; elle n'aimait que la poésie et la belle nature,

la campagne verte et fleurie, le ciel bleu, les fleuves qui serpentent;et tous ces magnifiques tableaux suffisaient à remplir une imagination jeune, impressionnable et ardente, qui n'avait jamais tressailli encore au mot d'amour. Bientôt, mais trop tard, Mathilde avait compris qu'elle n'aimait point M. de Sarlemont, qu'elle ne l'aimerait jamais, et qu'elle était pour toujours enchaînée aux caprices d'un vieillard fantasque et chagrin, qui sentait bien qu'on ne l'aimait pas et qu'il n'était qu'un fardeau, un obstacle. Néanmoins, Mathilde, forte, inébranlable dans ses principes, avait courageusement mis la main sur son cœur, pour étouffer toute passion coupable. Tant qu'elle n'avait point connu l'amour, elle avait pu vivre , sinon heureuse , du moins tranquille ; mais lorsque après une année d'affection, d'intimité, de confiance, elle eut compris tout ce qu'il y avait de noble et de beau dans l'âme de M.de Brémeule,

elle se mit à l'aimer, la malheureuse! avec délire, avec désespoir. Il n'était plus temps!

M. de Brémeule, plus éperdument amoureux encore, avait pu comprendre tout ce qui se passait dans le cœur de Mathilde; mais, plein d'honneur et de générosité, jamais il n'aurait voulu détourner de ses devoirs une femme pure et vertueuse qu'il adorait de toute son âme.

Quelques années se passèrent. M. de Brémeule, plus fortement épris chaque jour, n'avait pourtant jamais déclaré sa passion à Mathilde. Mais elle l'avait depuis longtemps comprise; et les regards de l'ardent jeune homme étaient un langage assez énergique, assez intelligible.

Vers cette époque, un jeune marquis, riche, élégant, viveur, M. de Norval, fit la connaissance de M de Sarlemont, qui l'ac-

cueillait avec beaucoup d'empressement. M. de Norval, en s'introduisant chez le vieillard, n'avait qu'un but, un projet : ébloui par la beauté de Mathilde, il voulait la séduire, et s'imaginait qu'après deux ou trois mois de cour et de flatteries, il n'aurait pas grand peine à l'emporter sur un vieux mari, sombre, querelleur et morose. Mais l'adorable marquis, habitué dès sa première jeunesse aux conquêtes amoureuses, se vit repoussé avec une étrange vigueur. Il redoubla d'efforts, de galanterie et de ruse, mais inutilement; la place était imprenable : raison de plus, pour l'amoureux Lovelace, de s'obstiner et de combattre. Les jours, les mois s'écoulaient sans amener aucun changement; et l'assaillant, courageux, opiniâtre, n'avançait point d'une semelle. Une fois même, il y eut, entre Mathilde et le marquis, certaine explication très franche, qui ne laissa plus qu'un espoir médiocre au galant désappointé

Mathilde, impatientée, blessée d'une pareille audace, aurait bien tout avoué à son mari; mais, trop fière et trop généreuse pour emprunter un secours étranger, elle avait mieux aimé se taire et se débarrasser elle-même de l'importun. Le vieillard, qui ne devinait pas les perfides manœuvres du marquis, continuait à le recevoir le plus cordialement du monde.

Sur ces entrefaites, Mathilde, voulant se distraire et donner un autre cours à ses tristes pensées, pria son mari de faire avec elle un voyage en Suisse. M. de Sarlemont, qui n'aimait pas à changer de place, refusa d'abord et traita ce voyage de romantique et d'absurde; mais enfin il céda, vaincu par les prières de Mathilde, qui se fit même appuyer par le conseil des médecins : elle était depuis longtemps souffrante; un changement d'air

et d'habitudes était indispensable pour son rétablissement.

On partit. M. et madame de Sarlemont, après avoir parcouru seuls une partie de la Suisse, se trouvaient à Schaffouse, où ils s'étaient arrêtés pour voir la chûte du Rhin. Mathilde, absorbée dans ce merveilleux spectacle, regardait avec une admiration pleine d'épouvante cette énorme cascade qui est un fleuve, et, debout, immobile, silencieuse, inondée par le rejaillissement de la cataracte, assourdie, aveuglée par cette montagne d'eau qui se précipite avec un fracas horrible au fond d'un gouffre, elle perdait, peu à peu, le sentiment de l'existence et de la réalité. Emportée comme par une attraction magnétique, elle se rapprochait insensiblement de l'abîme : en vain plusieurs fois le guide effrayé l'avait contrainte de faire un pas en arrière; une seconde

après elle avançait encore, et marchait au hasard sur le bord glissant, escarpé. C'est qu'une douleur immense remplissait son cœur : elle songeait vaguement au bonheur dont elle aurait pu jouir sur la terre, et, dans la confusion de sa pensée, elle n'entrevoyait que chagrin, tristesse, infortune!

Soudain un cri s'élève : l'imprudente Mathilde est tombée dans le gouffre tournoyant et rapide qui va la dévorer. C'en est fait, rien ne peut l'arracher à la mort ! M. de Sarlemont pousse des cris épouvantables; il promet la moitié de sa fortune à celui qui sauvera Mathilde. Mais le guide ne bouge pas; il frissonne.

Aussitôt un jeune homme se précipite dans l'onde grondante; il saisit Mathilde ; puis, après avoir lutté longtemps contre la vague irrésistible qui l'emporte et le roule, il ra-

mène, à moitié mort de fatigue, la malheureuse jeune femme expirante.

Le sauveur de Mathilde, c'était M. de Brémeule. Depuis quinze jours qu'il la cherchait par toute la Suisse, il venait seulement de la rencontrer: la main de Dieu l'avait conduit là tout exprès pour soustraire à la plus horrible mort cette femme adorée. Jamais action plus courageuse n'avait été accomplie ; c'était presque un miracle. M. de Brémeule aurait dû cent fois périr.

Dès lors, ce jeune homme, exalté, généreux, devint plus cher que jamais à Mathilde; la pauvre femme se mit à l'aimer avec toute la puissance, avec toute l'énergie d'un cœur jeune et plein de flamme.

Après cet événement terrible , M. et madame de Sarlemont étaient revenus précipitamment en France. Mais le vieillard, bouleversé par l'émotion, tomba malade ; ce

ne fut d'abord qu'une indisposition peu grave, qui bientôt devient plus sérieuse. Après quinze jours de maladie, les médecins déclarèrent que M. de Sarlemont était perdu sans ressource. En effet, ces prédictions sinistres ne tardèrent pas à se réaliser : un mois après son retour en France, Mathilde était veuve.



## V.

### Le bal.

Depuis la scène violente qui avait eu lieu entre le marquis de Norval et Isidore, le marquis n'était point revenu chez madame de Sarlemont. Quelques mois se passèrent. M. de Brémeule, qui depuis fort longtemps

sollicitait une place de secrétaire d'ambassade, fut enfin nommé, grâce à de puissantes protections.

Maintenant Mathilde était libre; elle avait perdu son mari; et, comme les malheurs sont toujours enchaînés l'un à l'autre, quelques mois après, elle avait vu mourir sa mère. Toute jeune encore et pleine de passions ardentes, elle ne pouvait vivre seule, et son cœur avait besoin d'un cœur qui le comprît. M. de Brémeule était le seul homme qui jamais eût paru à Mathilde digne d'être aimé : longtemps elle n'avait eu de prédilection que pour l'étude et la lecture, ou pour les exercices violents et physiques, dans lesquels toute son adresse merveilleuse, et son courage et ses forces, se développaient superbement. Mais aujourd'hui son âme était brûlante d'amour ; M. de Brémeule lui apparaissait comme le type de la noblesse, du désin-

téressement et de l'intrépidité : Mathilde était plus amoureuse que lui encore, peut-être ; elle attendait avec une fébrile impatience le jour fixé pour leur mariage.

Ce jour enfin arriva! C'était dans toute la maison une joie bruyante et vive. Tous les amis, toutes les connaissances de Mathilde avaient été invités ; et, depuis le matin, un banquet splendide remplissait de bruit et de gaîté la maison de M. de Brémeule. Le temps était magnifique ; en sortant de table, les convives s'étaient répandus dans un jardin vaste et plein d'ombre, au milieu duquel s'étendait une superbe et verte pelouse. M. de Brémeule, frémissant d'amour et d'impatience, aspirait au moment où toute cette foule importune s'écoulerait : son cœur bondissait dans sa poitrine, un nuage voilait ses yeux.

Mais le soir, il y avait encore un bal qui

devait retenir longtemps ce monde joyeux et avide de plaisirs. Les salons resplendissaient de lumières; et la walse tourbillonnait avec toutes ses femmes, ses parfums et ses fleurs, sous l'éclat resplendissant des lustres et des bougies. Mathilde, bien qu'elle n'eût refusé aucune contredanse, semblait absorbée dans une rêverie profonde ; elle était pâle ; de temps à autre, on la voyait tressaillir, et quelques larmes tremblaient au bord de ses paupières.

C'est qu'une inquiétude cruelle et poignante lui torturait le cœur : la veille encore, elle avait reçu une lettre menaçante qu'elle n'osait communiquer à son mari, et qui la remplissait d'angoisses. Cependant, elle se trouvait faible et puérile, elle se trouvait lâche de trembler pour une si misérable cause; mais. en dépit de toutes les réflexions, un pressen-

timent sombre agitait son âme: elle prévoyait un malheur.

La soirée était déjà fort avancée ; déjà le monde commençait à partir ; et la chaleur devenait moins suffoquante dans les salons dégarnis. Depuis quelques instants, Mathilde fatiguée ne dansait plus; elle refusait impitoyablement toutes les invitations. Bientôt, une vieille tante qui l'aimait comme sa propre fille, s'approche d'elle et lui dit quelques mots à l'oreille : la walse alors venait de recommencer avec plus de verve et de frénésie.

Tout à coup M. de Brémeule tourne la tête; il ne voit plus Mathilde : elle avait disparu. Son cœur bondit de joie. Enfin ! quelques instants encore, et il sera libre et seul ; rien ne l'empêchera de tomber aux genoux d'une femme adorée ; les regards jaloux ne pèse-

ront plus sur lui : il goûtera ce bonheur ineffable que depuis tant d'années il rêve, et que jusqu'alors il avait toujours pris pour un songe impossible et charmant.

Une heure encore s'écoule. M. de Brémeule palpitant de fièvre songeait à disparaître : c'était en vain que d'importuns causeurs le retenaient à force de bavardages ; il avait réussi presque à s'éclipser des salons. Il n'avait plus qu'une petite pièce à franchir pour atteindre la chambre à coucher, quand un domestique arrive en courant et lui remet une lettre.

— Monsieur, dit le domestique, c'est une estafette qui apporte cela du ministère... Il paraît que c'est un message très pressé.

M. de Brémeule prend la lettre ; il la décachète vivement.

Mais à peine y a-t-il jeté les yeux, qu'il se trouble, et frappe du pied avec impatience.

— Oh! murmure-t-il, que me veut-on? Une pareille dépêche, à cette heure, mais c'est inconcevable ! Maudite place! maudit emploi ! J'aurais bien fait de refuser.

— Monsieur, dit le domestique avec une insistance respectueuse, que faut-il répondre? Le courrier est en bas; il attend; il n'est pas même descendu de cheval... Il demande si M. de Brémeule va venir ou non.!.

— Bien, bien... je le suis... Allez, allez, qu'on mette les chevaux à la voiture.

Le domestique sort.

M. de Brémeule, profondément contrarié, se promène de long en large avec agitation.

— Qu'est-ce encore? dit-il avec dépit,

quelque misère, sans doute... Je parie qu'il n'y a rien de sérieux... Ce ministre est d'une exigence, d'une cruauté intolérable!.. On dirait, sur mon honneur! qu'il a choisi ce moment!.. Oh! quel esclavage que toutes ces places politiques!.. Je ne suis pas ambitieux, moi...quand donc pourrai-je enfin rompre ce joug doré, qui me lasse, qui m'accable!

Il se promenait absorbé dans ses réflexions.

— Je me trompe peut-être, reprit-il avec plus de calme. Ce message n'est sans doute qu'une mesure de précaution. Quelques mots échangés avec le ministre, et je serai libre... Allons! allons!

Et comme il se dirigeait vers la porte, un domestique entra pour lui dire que la voiture était prête. M. de Brémeule, s'imaginant qu'avant une heure au plus tard il serait libre, ne crut pas même devoir informer sa

femme de ce brusque départ, et, prenant son mal en patience, il partit à la hâte pour être plutôt revenu.

— Courez ! ventre à terre ! dit-il au cocher en montant dans sa voiture.

Quelques minutes après, le secrétaire d'ambassade était au ministère. Plusieurs diplomates attendaient comme lui dans le salon. M. de Brémeule, sombre et morose, ne parlait à personne et se promenait d'un air agité. Enfin un huissier vient appeler M. de Brémeule, et l'invite à passer dans le cabinet du ministre.

L'audience fut longue ; et quand M. de Brémeule sortit de l'hôtel, il était plus triste encore et plus sombre : il se frappait le front, et murmurait des paroles sourdes et colères.

— Quoi ! partir à l'instant même ! sans attendre jusqu'à demain ! Quel insupportable contretemps !... Oh ! c'est être frappé de malheur !... qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? Pauvre Mathilde ! quelle étrange nuit de noces !... Mais que faire ? Je n'ose même la prévenir... D'ailleurs, si je la voyais, aurais-je bien le courage de partir ensuite ? non, je resterais peut-être... Je ne ferais pas mon devoir ! Puisque j'ai demandé si instamment cette abominable place, il faut bien que je la remplisse !... Mon Dieu ! mon Dieu ! suis-je assez à plaindre ! ne pouvoir même l'embrasser, cette chère et douce et adorable Mathilde !... N'importe ! un peu de courage ! soyons homme !... avant vingt jours sans doute, je serai de retour à Paris, et alors, je l'espère du moins, je n'aurai plus à craindre une si fâcheuse séparation ! Décidément, je ne suis pas fait pour la politique, et si Ma-

thilde ne s'oppose pas à mes vues, je donnerai ma démission, ça vaut mieux !...

Tout en faisant ces réflexions, M. de Brémeule était retourné chez lui ; il fit commander des chevaux de poste, et défendit expressément à ses domestiques d'apprendre son départ à Mathilde, avant quelques heures. Il fit tous ses préparatifs à la hâte ; puis, après avoir écrit une lettre pour sa femme, il remit cette lettre au vieux Bernard et partit précipitamment. Une lutte violente bouleversait son cœur ; plusieurs fois il fut au moment d'entrer dans la chambre de Mathilde, pour lui dire adieu et la presser dans ses bras ; mais il n'en eut point le courage ; et, se défiant de son amour, de sa faiblesse, il s'enfuit pour ainsi dire, et monta en chaise de poste.

— Brûlez le pavé ! cria-t-il au postillon, vous serez content de moi... Vite ! vite !

## VI.

### La nuit des noces.

Mathilde était couchée depuis longtemps : seule dans sa chambre, elle s'étonnait que M. de Brémeule tardât si étrangement à venir. La vieille tante de Mathilde s'était retirée, présumant que d'un instant à l'autre

M. de Brémeule entrerait dans la chambre.

Deux heures environ s'écoulèrent. Les bougies étaient éteintes; une veilleuse d'albâtre éclairait l'appartement d'une lueur pâle, blafarde et veloutée. Jusqu'au soir le temps avait été magnifique; mais il faisait une chaleur suffocante; et quelques bouffées d'un vent tiède, impétueux, annonçaient un prochain orage. Le ciel s'était brusquement chargé de nuages énormes. La nuit était noire et profonde.

L'appartement de M. de Brémeule, situé au rez-de-chaussée, communiquait par un large perron à un assez grand jardin, dont les arbres touffus se confondaient avec ceux des jardins environnants : à une certaine distance au milieu de la nuit, on aurait pu croire que ce jardin était un parc immense planté d'arbres séculaires.

Le départ subit de M. de Brémeule avait surpris tout le monde dans l'hôtel ; on s'égarait en mille conjectures. Mais comme le secrétaire d'ambassade n'avait donné aucun détail, on ne savait que penser ; et les domestiques stupéfaits s'interrogeaient les uns les autres. Bernard avait toujours entre les mains la lettre que lui avait remise M. de Brémeule ; mais l'heure indiquée par son maître n'était point sonnée encore, et le fidèle domestique attendait le moment indiqué pour remettre le message dont il était dépositaire. Déjà, tous les gens de service étaient couchés dans l'hôtel: Bernard seul veillait.

Cependant, le vent de la tempête redoublait à chaque instant de violence ; les nuages, longtemps immobiles, se heurtèrent, et des chocs électriques firent jaillir la foudre. Bientôt la pluie tomba, large et abondante, au milieu des roulements du tonnerre. Le jar-

din était plongé dans une obscurité profonde.

Tout à coup une petite porte, qui donnait sur une ruelle, s'ouvre avec précaution : un homme paraît, enveloppé d'un manteau. Il fait d'abord quelques pas avec inquiétude, en tournant la tête à droite et à gauche, comme pour voir si personne ne l'observe; puis il avance, il écoute, il s'engage dans une allée ombreuse qui serpente aux alentours de la maison.

L'orage grondait alors dans toute sa force, mais cet homme ne paraissait pas s'en apercevoir : un projet mystérieux et sinistre l'occupait sans doute.

Il n'était plus qu'à une faible distance du perron.

Tout à coup un autre homme, enveloppé aussi d'un manteau, sort d'un massif, il alonge la tête hors du feuillage, et regarde.

La nuit est si épaisse, que les meilleurs yeux auraient peine à distinguer le visage de cet homme ; seulement, on dirait qu'une flamme jaillit de ses prunelles.

Le personnage qui s'est introduit dans le jardin par la petite porte, ne voit pas cet homme qui l'observe : il marche toujours à pas comptés vers la maison, puis, tirant de sa poche une clef, il se dispose à ouvrir une porte bâtarde cachée dans un angle de la muraille,.. Mais soudain il hésite, comme frappé d'une réflexion; il remet la clef dans sa poche, et s'enfonce dans un taillis ténébreux, qui le dérobe aux regards de son observateur. Celui-ci demeure longtemps immobile et debout contre une broussaille qui l'enveloppe de son ombre ; puis, se courbant à demi, il revient avec précaution vers la petite porte et l'ouvre rapidement.

Cette porte en s'ouvrant ne fait aucun bruit ; elle se referme à l'instant même.

Cependant Mathilde, étonnée d'attendre si longtemps, avait sonné sa femme de chambre. Celle-ci entre et lui remet une lettre.

— Quoi ! dit Mathilde avec surprise, l'écriture deM. de Brémeule ! Qu'est-ce donc ?

Elle ouvre la lettre, mais à peine l'a-t-elle parcourue qu'elle pousse un cri douloureux.

Séraphine demeure frappée d'étonnement; elle conjure sa maîtresse de lui dire ce qui la désespère ainsi.

— Il est parti! murmure Mathilde en sanglotant. Parti sans me voir!... Ah! tous mes pressentiments ne me trompaient pas!... c'est quelque horrible malheur! Je ne le verrai plus jamais ! Jamais!

Séraphine essaie envain d'obtenir quelques détails; elle questionne sa maîtresse, mais inutilement.

Mathilde ne répondait que par des mots inarticulés, par des lambeaux de phrases incohérentes.

— Oh! voilà donc ce que je craignais!... Malheureuse! on me poursuit! on veut empoisonner mon existence!... Non, non, non, ce n'est pas vrai! il n'y a pas d'affaire politique assez grave pour motiver un départ si précipité! C'est une machination, une ruse infâme! Le misérable! le lâche! il a profité de son pouvoir! il a fait jouer quelque mine souterraine, et moi j'en suis victime!... Oh! mon Léopold, pourquoi ne t'ai-je pas vu un seul instant? je t'aurais tout révélé! Tu ne serais pas parti!...

Et elle fondait en larmes.

— Madame, madame, un peu de courage! disait Séraphine, que désespérait la douleur de sa maîtresse. Voyez, M. de Brémeule a été obligé de partir... un secrétaire d'ambassade est bien forcé d'obéir au ministre !... Mais il ne tardera pas à revenir, madame... Mon Dieu ! soyez tranquille, il est plus impatient que vous... il est plus triste que vous, de faire un pareil voyage, si mal à propos!

Mais Mathilde ne l'écoutait pas, et continuait de sangloter.

—Je suis malheureuse! murmura-t-elle. Je suis née sous un astre fatal ! Depuis ma naissance, toujours des chagrins, des malheurs!.. Ma pauvre mère, elle n'est plus là pour me protéger !... Oh! mon Dieu !.. Mais non, reprit-elle avec énergie, je ne veux pas être une victime faible et lâche ! je me défendrai! j'en ai bien la force! Dieu merci, j'ai l'âme assez

bien trempée, pour ne pas craindre un misérable... Qu'il vienne! qu'il vienne, je l'attends!

Séraphine ne pouvait comprendre l'exaltation de sa maîtresse; elle commençait à craindre que la pauvre Mathilde, égarée par la douleur, n'eût plus l'usage de sa raison.

Tout à coup Mathilde redevint calme; mais sa pâleur était profonde: elle frissonnait de tous ses membres.

— Séraphine, laissez-moi.... dit-elle; je veux être seule.

La femme de chambre n'en demande pas davantage, et se retire, en jetant sur Mathilde un coup d'œil plein de tristesse et de pitié.

Mathilde était seule, elle donnait un libre cours à son désespoir, et des sanglots étouffaient sa poitrine.

Soudain ses gémissements cessent comme par magie, elle pousse un éclat de rire amer et douloureux.

— Oh ! dit-elle, je suis bien lâche de le craindre, cet homme ! toutes ses menaces que peuvent-elles sur moi ? Il a beau être riche, puissant et pervers : nous sommes en France, dans un pays où la loi est bien quelque chose... Qu'il m'attaque, je répondrai ! J'aurai pour moi la justice, les tribunaux !... Mais non, reprit-elle avec mépris, je n'ai besoin de personne ! je ne suis qu'une femme... mais je sens que j'ai du courage ! Si l'on m'insulte, ce n'est point le bras d'un homme que j'invoquerai ! Qu'importe mon sexe ? qu'importe ma faiblesse apparente ?

cette faiblesse n'est qu'un préjugé populaire.. elle ne consiste que dans nos vêtements... J'en suis sûre, j'ai le cœur d'un homme! Au besoin j'aurais le bras d'un homme !

En effet, Mathilde était animée par un grand courage ; elle avait une imagination ardente, un cœur chaud, noble et brave Mais les muscles de ses membres n'avaient point assez de vigueur ; elle était belle et gracieuse et charmante : la force physique n'était point son partage.

Après ce moment d'exaltation, après avoir jeté ces cris de colère et d'indignation généreuse, elle retomba sur son lit, morne, faible, accablée ; et ses larmes coulèrent plus abondamment, elle suffoqua de sanglots.

La nuit était fort avancée. La tempête grondait toujours, et la pluie fouettait les vi-

tres. Mathilde, épuisée par tant d'émotions, avait fini par s'endormir : son sommeil était comme une lourde et profonde léthargie.

Tout à coup une vitre se brise ; une main fait jouer l'espagnolette ; et la fenêtre s'ouvre rapidement.

Tout ceci est l'affaire d'une seconde.

Un homme entre dans la chambre et s'avance vers l'alcôve.

Mathilde, quoique ensevelie dans une espèce de torpeur, est éveillée par le bruit. Elle se dresse, elle s'appuie sur un coude, elle regarde avec des yeux effarés... L'ombre d'un homme venait de se placer entre elle, et la veilleuse, qui ne répandait plus dans la chambre qu'une lueur pâle et incertaine.

D'abord, Mathilde croit rêver ; elle passe

une main sur son front et dans sa longue chevelure ; elle écoute : elle n'entend que le bruit de son cœur qui bat violemment, elle n'entend que le bruit de l'orage grondant au dehors.

— Où suis-je? murmure-t-elle avec angoisse. Est-ce une illusion ?

L'ombre demeurait immobile devant la veilleuse d'albâtre.

La croisée entr'ouverte laissait pénétrer le vent d'orage, qui soulevait le rideau et bruissait avec un lugubre murmure.

— Mon Dieu ! Je rêve !.. oui, c'est un affreux cauchemar !.. reprend Mathilde, baignée d'une sueur froide.

Et ses regards restent cloués sur ce fan-

tôme noir, qui se tient devant elle sans faire un mouvement.

Tout à coup cette ombre sinistre et bizarre paraît se baisser vers la veilleuse ; puis un souffle se fait entendre : la flamme s'éteint.

Les ténèbres étaient noires et opaques.

Mathilde, épouvantée, comprenant enfin que tout ce qu'elle voit n'est point un rêve, veut appeler et crier au secours : mais la voix meurt dans sa bouche ; elle suffoque et ne peut articuler une parole, comme dans ces horribles cauchemars qui nous enchaînent au milieu des tortures et qui pressent notre gorge, tandisque des meurtriers penchés sur nous, l'écume à la bouche, les yeux flamboyants, nous poignardent !. .

— Ah ! ah ! ah ! s'écrie Mathilde en essayant de se jeter à bas de son lit : mais elle retombe anéantie sur sa couche.

Aussitôt deux bras vigoureux la prennent et l'étreignent; une haleine brûlante lui souffle au visage ; et la malheureuse, qui ne peut crier, demeure évanouie, pâle, froide , presque morte.....

## VII.

### Le coup de feu.

Depuis une heure, Mathilde n'avait pas repris connaissance; elle était seule : sa chambre était plongée dans une profonde obscurité; le vent s'engouffrait par la fenêtre entr'ouverte.

Soudain un coup de feu se fait entendre.

Des cris, des gémissements retentissent. On s'éveille, on accourt. Les domestiques arrivent dans le jardin avec des flambeaux ; on cherche de toutes parts. Enfin, on trouve un homme couché sur le gazon, presque sans connaissance et couvert de sang. Cet homme, c'est Isidore. On le relève, on l'interroge, on le presse de questions.

— Mon fils! mon pauvre enfant! dit Bernard en le couvrant de baisers. Ah! mon Dieu! qui t'a fait cette blessure ?

Isidore revient à lui ; il est pâle, égaré ; il promène de toutes parts des regards inquiets, pleins de trouble et de rage et de désespoir.

— Oui, dit-il d'une voix sourde, il a tiré sur moi....

— Qui ? Qui donc, mon fils ?

— Lui... lui !

— Mais tu ne le nommes pas !..

Isidore, après un moment de délire, avait repris l'usage de ses sens

Mon père, je ne l'ai pas reconnu... dit-il. La nuit est si sombre ! Je l'ai vu seulement : il se dirigeait, à travers les broussailles, du côté de la maison... Moi, je veillais, c'était un hasard... je souffrais, j'avais la tête lourde... et je voulais respirer .. Je me suis mis à ma fenêtre sans lumière... et j'ai vu là, tout là bas, au fond du jardin, un homme qui se glissait le long des charmilles avec précaution... Ce ne pouvait être qu'un malfaiteur... je n'ai pas hésité, je suis descendu, sans armes...En effet, à peine étais-je dans le jardin, que j'ai entendu comme le bruit d'une vitre

qu'on brise... c'était lui, lui, le misérable! qui cherchait à s'introduire dans la chambre de madame de Brémeule... Ou bien, je me trompe peut-être... Oui, peut-être étaient-ils plusieurs... Il me semble qu'un homme sortait de cette chambre, au moment où j'arrivais dans le jardin... Du reste, mes idées étaient si confuses, que je ne puis avoir aucune certitude; un nuage couvrait mes yeux... Moi, je me suis jeté au hasard sur un homme qui cherchait à s'enfuir... Mais la lutte n'a pas été longue! un coup de feu m'a fait lâcher prise... Ah! sans vous, sans vos prompts secours, il m'aurait tué peut-être! il allait s'acharner sur moi... Vous m'avez sauvé!

On transporte Isidore blessé, tout sanglant dans sa chambre. La nuit se passe au milieu d'une extrême agitation. Aucun domestique ne se recouche; et tous, armés tant bien que mal et portant des flambeaux, ils s'en vont

faire de minutieuses perquisitions par tout le jardin. Ces actives et diligentes recherches demeurent infructueuses. Seulement, une petite porte, située au bout du jardin, était ouverte encore ; et sur le sable mouillé on distinguait des traces de pas, les pas d'un homme.

Tous les domestiques allaient rentrer dans l'hôtel, lorsqu'un d'eux pousse un cri de surprise.

— Ah ! voyez, voyez !... qu'est-ce donc?

Cet homme venait de trouver un portefeuille.

Le vieux Bernard accourt ; il prend ce portefeuille, il l'ouvre : c'était celui du marquis de Norval.

— Que veut dire ceci ? pense-t-il en se

frappant le front. Quelle étrange coïncidence !

Bernard garde le portefeuille ; il ne veut pas dire à ses camarades le nom du propriétaire.

— Allez, allez, dit-il, ce n'est rien... reposez-vous, mes amis... Tout-à-l'heure je vais faire ma déclaration : je montrerai cette trouvaille.

Bernard remonte à la chambre de son fils ; il l'interroge, il lui parle de ce portefeuille qui appartient au marquis de Norval. Mais Isidore, en proie à une exaltation fiévreuse, ne lui donne aucune réponse raisonnable ; il se tord les mains, il écume, il s'arrache les cheveux.

L'infortuné Bernard ne savait que faire ; il se désespérait.

Tout à coup Isidore se précipite hors de son lit.

— Viens! viens, misérable! s'écrie-t-il en grinçant des dents. Je ne te crains pas! Tu es le seul homme que je haïsse au monde... Ta vie ou la mienne!

— Isidore! mon enfant!...

Et Bernard se désolait.

C'est à grand' peine qu'il parvient à calmer Isidore; il l'aide à remonter sur son lit. Et bientôt le blessé, immobile et muet, tombe dans un engourdissement profond; ses yeux se ferment, il s'endort.

Le jour commençait à paraître. La tempête ne grondait plus; et les nuages, balayés dans l'espace, découvraient un magnifique azur, où le soleil resplendissait de toute sa force : seulement, la terre était mouillée encore, et les

feuillages, trempés de pluie, s'inclinaient pesamment. Des chants d'oiseaux commençaient à bruire joyeusement dans les arbres; des gouttes d'eau tremblaient à chaque feuille, brillantes et diaprées comme autant de pierres précieuses.

Mathilde venait de se lever. Enveloppée d'un peignoir de mousseline, elle se promenait languissamment dans sa chambre, et son cœur battait avec violence dans sa poitrine.

Depuis plusieurs heures elle était éveillée, et déjà ses domestiques inquiets s'empressaient autour de son appartement. Mais les questions réitérées de Bernard n'avaient pu obtenir aucune réponse satisfaisante. Mathilde, sous l'empire d'une grande exaltation fébrile, les avait tous priés de la laisser seule et de ne point troubler son repos.

Cependant, un désordre extrême régnait dans les idées de Mathilde ; elle se rappelait confusément ce qui s'était passé la nuit, ce fantôme qu'elle avait entrevu dans l'ombre, qui s'était penché d'abord sur la veilleuse pour l'éteindre, et qui, ensuite, courant vers l'alcôve, avait saisi Mathilde dans ses bras.

Certes, une pareille apparition ne pouvait être l'effet du cauchemar : la fenêtre était entr'ouverte encore, la vitre était brisée.

— Oh ! qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? pensait Mathilde avec désespoir et terreur. Que s'est-il passé ?... Je tremble !

Et fatiguée de sa marche incessante et frénétique, elle tombait dans un fauteuil et fondait en larmes.

Enfin, on frappe à sa porte.

— Madame... madame...

La porte s'ouvre; Séraphine entre pâle, effarée.

— Ah! s'écrie-t-elle, ah! si vous saviez, madame, ce qui s'est passé cette nuit!....

— Parlez! parlez! dit Mathilde frappée d'épouvante.

Séraphine, qui n'a pas la force de se tenir debout, se jette dans un fauteuil, et raconte les évènements de la nuit.

—Quoi! dit Mathilde, Isidore est blessé?...

—Oui, madame!... et le pauvre garçon, il en mourra peut-être!

— Mais c'est affreux! dit Mathilde. Que

veut dire ceci! Ah! tout ce que j'avais prévu, tout ce que je craignais arrive! Du malheur! partout du malheur!

Pendant qu'elle s'abandonnait à tout son désespoir, Bernard entre dans la chambre; il remet à Mathilde le portefeuille trouvé dans le jardin.

— Tout maintenant s'explique, reprend-elle d'un air sombre; ses menaces devaient s'effectuer! Ah! tant mieux! je ne doute plus!.... je suis sûre! Isidore, je vous vengerai!..... Et moi aussi, je serai vengée... Bientôt! oui, bientôt!

Mathilde se croyait seule, et parlait comme si personne n'eût pu l'entendre. Séraphine et Bernard la regardaient avec ébahissement.

— Mon Dieu! murmurait le pauvre Bernard. C'est extraordinaire! Qu'est-ce qu'il y a donc dans la maison? On dirait que c'est une épidémie..... madame est comme mon pauvre fils.... C'est du délire..... ah!

Aussitôt, une grande agitation se fait entendre dans les pièces voisines : on accourt; plusieurs domestiques entrent tout effarés dans la chambre.

— Monsieur Bernard, venez.... dit l'un d'eux d'une voix tremblante; votre fils est dans un état terrible.... Il est fou....

Bernard quitte immédiatement la chambre à coucher de Mathilde.

Il monte quatre à quatre les escaliers; il court à la mansarde de son fils. Isidore s'était jeté à bas de son lit; il était presque

nu, les yeux flamboyants, la bouche béante ; sa longue chevelure blonde se déroulait à flots sur ses épaules ; les veines de son cou large et nerveux étaient gonflées et bleuâtres. Il venait de saisir un couteau qu'il brandissait comme une épée, et des imprécations, des blasphêmes, d'horribles menaces se heurtaient sur ses lèvres.

Tout le monde s'était enfui avec épouvante. Bernard entre et s'écrie :

— Mon Isidore!..... mon fils!...

En même temps, il veut le prendre dans ses bras.

Mais Isidore ne le reconnaît point : il le repousse.

— Laissez-moi! s'écrie-t-il dans une rage indicible. Oh! ne bravez pas ma fureur! je ne

voudrais pas être un assassin..... Mais si vous m'y forcez, malheur à vous!....

— Isidore! mon fils..... c'est moi....

Et Bernard se frappait le front, désespéré.

— Oh! s'écrie Isidore, les yeux brûlants comme une flamme. Je te retrouverai donc toujours sur mon passage!... Parce que tu es noble, parce que tu es riche, il me faudra donc toujours souffrir tes insultes!.... Non, non! la force a aussi son droit!.... Je vais t'étrangler, misérable! t'étrangler de mes propres mains!....

En parlant ainsi, Isidore se jette furieux sur son père, et le renverse.

— Mon fils! tu ne me reconnais donc pas?

Les domestiques accourent ; on sépare à grand'peine le fils et le père. Il était temps : car déjà les doigts furieux et convulsifs d'Isidore se crispaient autour du cou de Bernard.

Isidore est ramené tout frémissant sur son lit.

Sa rage était au comble, sa bouche contractée ne pouvait plus donner passage aux paroles.

— Marquis! oh! s'écrie-t-il dans un paroxisme impossible à décrire, j'aurai ton sang.... Ou bien, tue-moi !

Quelques heures après, le blessé était entre la vie et la mort.



## VIII.

### Le rocher de Cancale.

La veille même de cet évènement, une scène avait eu lieu qui devait le préparer.

Le marquis de Norval se trouvait avec plusieurs de ses amis au *Rocher de Cancale*, dans une salle resplendissante de bougies. Le dîner était magnifique; le vin de Champagne ruisselait et mettait le feu à tous ces jeunes

cerveaux affamés de plaisir et d'orgie.

— Ah ! ah ! disait le comte de Brunnel en vidant son verre coup sur coup. Mon pauvre marquis, tu es absurbe... Tout Paris va bientôt te montrer au doigt !

—Ah! ah! répétèrent en chœur tous les convives, en ingurgitant trois ou quatre verres de vin de Champagne.

Cet éclat de rire avait quelque chose d'injurieux, et devait faire bouillir le sang dans les veines du marquis.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il. Vous riez, mais le rire n'est pas une discussion!

— Ah ! ah ! ah ! repartirent tous les convives en absorbant un nouveau toast.

— Que diantre ! riposta de Norval, en cas-

sant une bouteille qu'il frappa violemment sur la table. Tous vos ricanements n'ont pas le sens commun !

— Ah ! ah ! ah !

— Encore? Mais c'est à perdre la tête ! à s'arracher les cheveux !... Je ne suis donc plus maintenant qu'un homme ridicule, qu'un plastron !

— Tiens, tiens, dit Brunnel en lui donnant une poignée de main; ne te fâche pas, et conviens d'une chose... Tu n'as pas le sens commun, mon cher ! tu nous fais pitié !

— Brunnel !....

Et le marquis serrait les poings, en secouant la tête avec menace.

— Bien ! mon cher, bien ! Tu as l'air ex-

cessivement féroce... mais j'espère fort que tu n'as pas l'espoir de nous faire peur?...

— Ah çà ! interrompit de Norval en frappant sur l'épaule du comte de Brunnel, ce n'est pas une gageure?... J'espère bien à mon tour que vous n'avez pas l'intention de me faire aller... Je ne suis pas d'une humeur endurante!

— C'est connu, mon cher de Norval... On sait que tu es colère comme un dindon, et qu'en outre tu tires l'épée le plus merveilleusement du monde ; on sait fort bien aussi que tu mouches une chandelle à cinquante pas... Mais qu'importe! Chacun s'incline devant ces petits talents de société ; on ne te cherche pas querelle... au contraire , on t'admire... Seulement, on voudrait te donner de bons conseils : tu es un homme très élégant, un homme à bonnes fortunes, un hom-

me auquel il est très rare qu'une jolie femme ait résisté... Mais que diantre ! tu vas t'amouracher comme un imbécille d'une femme... qui, après tout, n'est qu'une femme comme une autre ! Oui, mon cher, tu es amoureux, amoureux, fou !...

— Moi! dit le marquis rougissant jusqu'aux oreilles. Ce n'est pas vrai... Il n'y a pas au monde une seule femme que j'aime !

— Ah ! mon cher, il faudrait pour que ton dire fût juste, il faudrait que la belle veuve madame de Sarlemont n'existât point.

— Madame de Sarlemont?...

— Eh ! oui, dit le comte de Brunnel. Depuis sept années tu l'assiéges, tu la conjures de céder à ton ardeur !... Ah ! ah !

Et cette exclamation de joie ironique fut répétée en chœur par tous les convives.

Le marquis était furieux.

— Morbleu! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table. Je ne veux pas vous servir de jouet! Expliquez-vous vite! et que celui qui me cherche querelle jette son gant... je suis prêt à le relever!

— Encore une fois, mon pauvre marquis, dit Brunnel avec une compassion railleuse, il ne s'agit pas, du moins pour le quart-d'heure, d'épée ou de pistolet. Nous sommes tous des amis, des frères! morbleu! personne ici ne songe à se moquer de toi! Bien au contraire, on prend ta défense; on souffre de te voir moqué, berné, sifflé!...Parole d'honneur! on n'aurait jamais pu croire que le marquis de Norval devînt amoureux,

amoureux comme un enfant, comme un écolier de troisième !...

— Eh bien ! parle, mon cher comte, interrompit le marquis irrité ; au lieu de te jeter dans les phrases, explique-toi clairement... Tu vois que je suis d'un bon caractère, je n'ai pas la moindre envie de me fâcher... Parle! parle ! je suis prêt à te répondre...

— Eh bien ! mon cher, discutons sans aigreur. Voyons, puisque tu veux être raisonnable, moi, je veux l'être aussi, et tous ces Messieurs le seront. Voici donc le mot de l'énigme : depuis des années tu es amoureux de madame de Sarlemont, et tu souffres qu'on se moque de toi...

— Moi? dit le marquis d'une voix sourde.

— Oui, oui, toi-même! et c'est pitoyable !

Personne ne veut disconvenir que madame de Sarlemont ne soit fort belle; mais qu'importe ! une femme en vaut une autre.... et c'est misère qu'on se laisse menerpar le bout du nez ! L'homme, quoi qu'on en dise, est le roi de la nature, et doit gouverner toujours ! Ainsi donc, je prétends moi, pour ma part, que tu ne devrais pas aimer en pure perte, et que l'amour d'un homme de ta sorte a bien droit à quelque retour !

Le marquis était pâle et muet ; il regardait son interlocuteur en serrant les lèvres avec un sourire contraint.

— Ma foi , mon cher, tu ris, mais tu ris jaune ! dit le comte sardoniqnement. Je vois à l'amertume de tes lèvres que ta gaité n'est pas de bon aloi... Tu as au fond du cœur , j'en suis sûr, plus de vengeance que d'amour !...

— Oui, oui, c'est vrai ! répondit de Norval. Je voudrais me venger !

— Que diantre ! mon cher, tu t'y prends un peu tard ! Voici madame de Sarlemont qui se marie, elle épouse un homme qu'elle aime avec passion.. Franchement, c'est assez ridicule d'avoir pour rival un mari... et je ne reconnais point là ce beau, jeune et entreprenant lovelace, qu'on nomme chez nous le marquis de Norval.

Tandis que le comte de Brunnel parlait ainsi, tous les autres convives, absorbant d'innombrables verres de Champagne riaient et regardaient le marquis avec une expression railleuse.

—Eh bien ! s'écrie de Norval, furieux et sombre, que prétendez-vous ? que faut-il faire ?

— Il faut, mon cher, que tu ne sois pas tout à fait bafoué, répondit le comte de Brunnel ; il faut, si tu as du sang dans les veines, que M. de Brémeule passe une abominable nuit de noces...

Le marquis de Norval sembla réfléchir quelque temps ; il demeura silencieux, le front appuyé dans ses mains.

Tous les convives, à demi plongés dans l'ivresse, étaient presque sourds à la conversation engagée entre le marquis et le comte de Brunnel ; seulement ils poussaient des éclats de rire frénétiques et moqueurs ; puis, les bouteilles de vin de Champagne disparaissaient comme par enchantement.

Soudain le marquis de Norval, se levant de sa chaise, marche à grands pas dans la

chambre, en prononçant des paroles sourdes.

Le comte de Brunnel, croyant que les fumées du vin obscurcissaient déjà le cerveau du marquis, souriait en haussant les épaules, et continuait à boire, comme pour le défier.

— C'est bien ! dit tout à coup le marquis en se frappant le front. J'ai mon projet..... Oh ! la journée n'est pas finie encore... nous verrons! Merci, cher comte! merci ! tu m'as rendu mon courage !..... C'est vrai ! à défaut d'amour, la vengeance !... Ce soir, on pleurera dans cette maison où l'on devait rire,.. Oh! sois tranquille.... on pleurera des larmes de sang !

Tous les convives restaient absorbés dans une ivresse muette et profonde. Le comte de Brunnel, dont la tête était forte et invinci-

ble, demeurait seul bien éveillé avec le marquis de Norval, au milieu de tous ces jeunes gens lourds et engourdis.

— Ma foi! mon cher, dit le comte en lui serrant la main, je ne sais pas au juste ce que tu vas faire: mais quoi que ce soit, je l'approuve..... Un homme, un homme de notre classe surtout, ne doit pas se laisser insulter. Nous ne sommes pas des bourgeois, nous, des boutiquiers, des marchands! et tout doit se passer maintenant comme au beau siécle de la régence!!!

— C'est vrai! dit le marquis en secouant la main de Brunnel. Tiens, merci: je profiterai de ton conseil, mon cher comte..... à ce soir, à ce soir..... ou plutôt à demain!

— A demain donc, marquis.

Et M. de Norval, qui avait déjà son projet

dans la tête, sortit brusquement pour l'effectuer. Le comte de Brunnel resta seul avec ses compagnons endormis : les yeux brillants, les lèvres pourpres et ardentes, il riait en se frottant les mains.

— Bon, bon ! murmurait-il, tout est pour le mieux ! Demain, nous verrons du nouveau !..

Le soir même, c'était le bal de noces chez M. de Brémeule.

## IX.

### Les visites mystérieuses.

Quinze jours se sont écoulés. Mathilde est dans les larmes ; elle ne veut plus voir personne, et du matin au soir elle reste enfermée dans sa chambre.

La blessure d'Isidore était assez grave;

les médecins même avaient craint un instant pour son existence.

Cependant, M. de Brémeule n'avait point écrit encore. Mathilde pouvait croire que d'un moment à l'autre son mari reviendrait, lorsqu'un jour, elle reçut une lettre qui la désespéra. M. de Brémeule était retenu à Naples par des affaires politiques de la dernière importance; et très probablement il ne pourrait quitter son poste avant quelques mois : il demandait pardon à Mathilde de s'être éloigné si brusquement, sans l'avoir embrassée même; mais, s'il n'avait pris tout à coup cette résolution courageuse, il n'aurait jamais eu la force de partir.

D'abord, Mathilde fut profondément triste : l'absence de M. de Brémeule devait être longue encore; et la pauvre femme allait mener une vie bien morne, bien solitaire. Mais,

à cette noire tristesse succéda bientôt comme un rayon de joie : elle avait au moins le temps de prendre une détermination, et peut-être serait-elle vengée, sans avoir besoin de faire à M. de Brémeule un aveu qui la torturait d'avance.

De temps à autre, Mathilde demandait au petit nombre de personnes qu'elle voyait, si le marquis de Norval était toujours à Paris ; mais on ne pouvait dire ce qu'il était devenu : depuis plusieurs semaines, ses amis eux-mêmes n'avaient point eu de ses nouvelles.

— Il a beau faire! pensait Mathilde avec un insatiable désir de vengeance. Il a beau faire, le misérable ! il ne m'échappera point !

Chaque jour, de nombreuses visites se présentaient à la porte de madame de Brémeule, pour s'informer seulement de ses nouvelles;

car elle ne voulait plus recevoir, et donnait pour raison qu'elle était souffrante. Mais bientôt des bruits étranges circulèrent; et l'on prétendit que les facultés intellectuelles de madame de Brémeule avaient reçu quelque rude atteinte. On faisait mille conjectures, toutes plus folles les unes que les autres ; et le départ si brusque de M. de Brémeule, le jour même de son mariage, paraissait inexplicable. On savait que Mathilde avait un caractère bizarre, excentrique, qu'elle s'élevait de temps à autre avec une sorte d'audace au-dessus des préjugés sociaux ; et, comme certaines personnes malveillantes avaient déjà prétendu plusieurs fois que le marquis de Norval n'était point mal reçu d'elle, on en concluait que M. de Brémeule avait appris tout à coup certaines choses peu agréables, et qu'il était parti sur le champ, pour vivre loin d'une femme qu'il aimait toujours et ne pouvait plus estimer. Le comte de Brunnel, ce

beau jeune homme si impertinent qui chaque jour irritait les mauvaises passions dans le cœur du marquis de Norval, le comte de Brunnel était le premier à répandre ces bruits défavorables ; et, bien qu'il ne sût pas où pouvait être son ami de Norval, il répondait d'un air malicieux et significatif à tous ceux qui lui parlaient du marquis : Que le marquis avait probablement ses raisons pour se bien cacher et qu'il n'était pas fort à plaindre ; on devait naturellement croire, d'après ces vagues et perfides réponses, que madame de Brémeule connaissait très bien la retraite du marquis, et qu'ils étaient parfaitement ensemble.

Le comte de Brunnel était un de ces hommes qui n'ont rien à faire qu'à médire ou calomnier ; il était d'une curiosité féminine à l'endroit de toutes les petites intrigues amoureuses, et n'était jamais plus heureux

que lorsqu'il pouvait dire, le soir, dans quelque cercle en se frottant les mains :

— Le duc, ou le marquis *** est très bien avec madame ***. Ils ont l'air brouillés ensemble ; mais chaque jour, à telle ou telle heure, ils se voient.

Il est juste de dire que le jeune comte ne pouvait mettre en doute la liaison de Mathilde et du marquis.

Dans le dernier banquet où ces deux fahsionables s'étaient fait leurs confidences, le marquis avait proclamé trop haut la prochaine défaite de Mathilde, pour que M. de Brunnel pût croire que les choses en resteraient là. En effet, toutes les circonstances venaient corroborer cette opinion dans l'esprit du comte : M. de Brémeule, tout enflammé d'amour, était parti le soir même de ses

noces; et puis, suivant la rumeur publique, certaines choses fort mystérieuses s'étaient passées la nuit dans l'hôtel de madame de Brémeule, quelques heures après le départ de son mari.

— Ah! ah! ah! disait le comte avec une fatuité intolérable, ce cher marquis, il a suivi mes conseils... Parfait! parfait! Maintenant il est le plus heureux des hommes, et M. de Brémeule en est le plus ridicule! Bravo! bravissimo!

Néanmoins, le comte avait besoin d'être encore plus convaincu du bonheur de son ami de Norval, et, sachant que madame de Bremeule ne consentait à recevoir personne, il se mit en embuscade afin de voir par lui-même si quelque heureux mortel n'aurait point le privilège d'être admis. Il loua une petite chambre, située juste en face de l'hôtel,

et du matin au soir, pendant quelques jours, assis devant la fenêtre, ou caché derrière les rideaux de mousseline, il ne quitta point son observatoire.

Par malheur, il ne vit pas grand'chose d'intéressant d'abord : c'était comme toujours, des voitures qui s'arrêtaient devant la porte de l'hôtel, des domestiques qui entraient chez le concierge pour déposer des cartes, et demander comment se portait madame de Brémeule. Le comte, singulièrement désappointé, commençait à perdre patience, il allait quitter son poste ; lorsqu'un soir il vit un homme d'assez grande taille, enveloppé d'un manteau, se glisser le long des murs de l'hôtel jusqu'à la petite porte du jardin. Cette porte s'ouvrit, l'homme entra.

— Enfin! enfin ! s'écria le comte avec un rire triomphant. Voici le mot de l'énigme !

Bien, bien, mon cher marquis! tu files le parfait amour, et tu te caches pour être heureux... Adorable! adorable!.. Nous allons dire ce qui se passe, et faire un peu rire les amis.

Et, le soir même, M. de Brunnel racontait à qui voulait l'entendre que le marquis de Norval, vêtu d'un manteau couleur de muraille, entrait toutes les nuits fort discrètement, par une petite porte dérobée, dans le jardin de madame de Brémeule.

En effet, cet homme mystérieux penétrait dans l'hôtel, secrètement, sans bruit, en faisant tout au monde pour ne pas être vu. Alors, pendant une heure au moins, on aurait pu entendre dans l'appartement de Mathilde un bruit sourd, étrange et régulier, un ébranlement de parquet. Plusieurs fois, le vieux Bernard, étonné d'un pareil bruit, était venu

avec inquiétude pour tâcher d'en connaître la cause ; mais madame de Brémeule lui avait expressément défendu, à lui ainsi qu'aux autres domestiques, de franchir l'antichambre, et d'arriver chez elle avant d'avoir été appelé par un coup de sonnette.

Et, chose plus étrange encore et plus inexplicable !... quelquefois le soir, on distinguait au fond du jardin, à travers l'épaisseur du feuillage, une lumière immobile, qui soudain s'éteignait après une forte détonation. Tous les gens du voisinage ne pouvaient comprendre d'où partaient ces coups de feu : quelques personnes même avaient cru devoir faire leurs déclarations à la police. Mais ces déclarations n'avaient eu sans doute aucun résultat ; car les détonations continuaient à se faire entendre, et devenaient chaque jour plus fréquentes.

Bernard était en proie à une violente dou-

leur. Le brave homme aimait profondément Mathilde, plus encore peut-être qu'il n'aimait son propre fils ; et sans rien comprendre à tout ce qui se passait autour de lui, il ne pouvait se dissimuler que madame de Brémeule était malheureuse, au désespoir.

— Oh ! mon Dieu ! disait-il continuellement en joign nt les mains, mon Dieu, protégez-nous !... Ce mariage qui devait être si heureux !... Hélas ! depuis ce mariage, toujours des chagrins, des malheurs !... M. de Brémeule parti... pourquoi ? Oui, sans raison... Sans raison ? qui sait ?... On dit tant de choses !.. Mais cette pauvre maîtresse, comme elle est triste ! c'est à fendre le cœur !... Et mon fils ! blessé, malade... Cette blessure est bien étrange ! pourquoi n'a-t-il pas voulu que je dépose ma plainte à la police !... Il me semble qu'on a bien le droit de faire arrêter un assassin... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

qu'est-ce donc qui s'est passé ? J'en perds la tête, quoi ! j'en deviens fou !...

Tandis que Bernard se livrait à ces douloureuses réflexions, Mathilde était plus navrée encore et plus désespérée. Enfermée chaque soir dans sa chambre, elle poussait des gémissements plaintifs et se tordait les mains. Celui qui aurait pu la voir dans cette agitation désordonnée, l'eût prise à coup sûr pour quelque folle échappée d'un hospice : elle était pâle, hagarde ; tantôt elle riait avec amertume, en montrant le poing à quelque être imaginaire ; tantôt elle fondait en larmes, et s'arrachait les cheveux.

— Malheureuse ! malheureuse ! s'écriait-elle en prenant sa tête à deux mains et sanglotant. Que faire ? que dire ? Oh ! oh ! oh !... comme je mourrais de bon cœur... si je n'a-

vais pas ma vengeance à poursuivre .. Mais non, je veux du sang!...

Puis elle marchait, effarée, par toute la chambre; et, s'arrêtant brusquement, elle prenait des pistolets magnifiques dont elle faisait jouer la batterie. Elle les examinait avec amour, elle les caressait pour ainsi dire, en s'écriant d'une voix sourde :

— Vengez-moi! vengez-moi!

Alors elle se plaçait devant une glace; puis, étendant le bras, elle avait l'air d'ajuster quelque chose; elle visait longtemps, et pressait la détente. L'arme n'était point chargée, et la capsule s'enflammait seule avec un bruit sonore et sec.

— Bien! bien! disait-elle avec un éclat de rire sauvage. Il est tombé! ma balle a trouvé son cœur!..

Puis elle se jetait sans force dans un fauteuil ; le pistolet lui échappait des mains ; elle pleurait, muette, sombre et découragée.

Un soir, après avoir longtemps réfléchi, elle sembla prendre tout à coup une douloureuse et ferme détermination.

— Oui, dit-elle, je ne puis le tromper plus longtemps... Il faut qu'il sache tout ! Écrivons...

Elle prend une plume ; elle écrit... Sa main courait convulsivement sur le papier, quand soudain la plume tombe.

— Oh ! non ! s'écrie-t-elle avec angoisse. Je ne pourrai jamais !... Ce serait pour lui le coup de la mort ! Oh ! malheureuse !...

Et ses larmes coulaient abondamment : la feuille était trempée.

— Mais je le dois! continue-t-elle, en ressaisissant la plume. Ce serait infâme de me taire encore. Maintenant je ne suis plus digne de lui!... Oh! je suis une créature avilie et souillée, tant que je n'aurai pas eu ma réhabilitation par la vengeance!.. Mais non, je n'ai pas de reproches à me faire... mon âme est pure, au moins!.. Il est juste, lui, il est bon, il m'aime... il n'aura pas la barbarie de m'accabler... Ecrivons, écrivons...

Mais la lettre commencée ne la satisfaisait plus: ce n'est point ainsi qu'elle doit faire ce pénible aveu; il faut choisir d'autres termes, il faut un autre langage.

Déjà la lettre est déchirée: Mathilde en recommence une autre. Au bout de cinq minutes, cette nouvelle lettre était finie. Mathilde n'hésite plus; elle plie et cachète ce papier; puis, sonnant avec force, elle ouvre immé-

diatement sa porte, fermée à double tour et au verrou.

Un domestique entre.

— Portez cette lettre tout de suite, dit Mathilde, qu'on la mette à la poste.

Le domestique sort avec la lettre.

Mathilde demeure en proie à une étrange exaltation : elle marche et s'arrête ; elle s'assied, et tout à coup se relève ; des mots inarticulés s'échappent de sa bouche. Soudain, frappée d'une idée qui la glace d'effroi, elle sort précipitamment de sa chambre, elle appelle...

X.

## L'Avis.

Isidore s'était rétabli ; mais, faible encore et souffrant, il ne quittait point sa chambre.

Mathilde ne manquait jamais un seul jour de s'informer des nouvelles d'Isidore : plu-

sieurs fois même, elle l'avait fait prier de venir; mais toujours le convalescent avait quelque raison plausible à donner pour ne point descendre.

Depuis le départ de M. de Brémeule, deux mois s'étaient déjà passés. Mathilde n'avait point une seule fois quitté la maison. Sa vieille tante elle-même était reçue à peine. Et madame de Brémeule paraissait vivre dans la plus profonde solitude. Cependant, les coups de feu retentissaient toujours le soir au fond du jardin; et dans la chambre à coucher de Mathilde on entendait toujours ce bruit confus et régulier qui ébranlait le parquet. Tout à coup ce bruit cessa : Mathilde, gravement indisposée, ne quitta plus son lit, et les médecins purent seuls pénétrer dans son appartement. La plus étrange métamorphose s'était opérée dans le visage de Mathilde: une mortelle pâleur couvrait ses

joues ; ses yeux ternes, enfoncés dans leurs orbites, brillaient par moment d'un éclat fébrile, qui soudain s'éteignait dans les larmes. Elle était considérablement amaigrie, et tout dans sa personne annonçait une cause profonde et secrète d'affaiblissement.

M. de Brémeule, toujours à Naples, ne pouvait repartir encore pour la France ; mais surpris de ne recevoir aucune nouvelle de sa femme, il commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes. Enfin, il écrivit à plusieurs personnes dans lesquelles il avait une entière confiance ; et, très étonné des réponses qu'on lui fit, réponses vagues et ambiguës, il se décida bientôt à partir.

Cette lettre que Mathilde avait écrite à son mari, cette lettre qui contenait la révélation complète de tout ce qui s'était passé, elle l'avait tout à coup reprise au domestique,

qui sortait déjà pour la mettre à la poste.

Mathilde, obligée de garder le lit, paraissait chaque jour plus triste, plus accablée ; elle pleurait des heures entières, sans qu'on pût deviner même la cause de ses larmes. Seulement, son médecin habituel, qui depuis longtemps lui portait un vif intérêt, ce médecin était grave et sombre : il n'ignorait pas que M. de Brémeule était parti le jour même de son mariage, et une pareille circonstance devait nécessairement paraître au docteur msytérieuse, bizarre, incompréhensible, après la découverte qu'il venait de faire.

Cependant quelques amis de M. de Brémeule, inquiets du sort de Mathilde, écrivirent au jeune secrétaire d'ambassade en des termes qui durent l'alarmer profondément. M. de Brémeule n'attendit point une seconde

lettre ; il ne récrivit pas, et se mit en route à l'instant même.

Une fois, Mathilde, un peu moins souffrante, venait de se lever. Elle grelottait dans une bergère, au coin d'un feu vif et pétillant : la pauvre malade ne pouvait se réchauffer, un frisson glacial courait dans ses veines.

Soudain la porte s'ouvre : M. de Brémeule paraît.

Mathilde tourne la tête et jette un cri.

— Ah ! c'est toi ! Léopold !...

M. de Brémeule n'a pas la force de parler ; il se précipite tout en larmes dans les bras de Mathilde, et la presse contre son cœur.

— Mon Dieu ! que je suis heureuse ! Léopold... Enfin !

M. de Brémeule garde le silence ; il suffoque de sanglots : une trop grande douleur s'est émue dans son âme à la vue de cette pauvre Mathilde, qu'il avait laissée en partant et si fraîche et si belle, et qu'il retrouve pâle, grelottante, amaigrie.

Il la considère quelque temps d'un œil morne, en silence.

— Oh ! Mathilde, tu as donc bien souffert !...

Et il la presse encore dans ses bras ; il pleure.

— Oui... oh ! oui, Léopold, j'ai bien souffert !

Puis souriant avec amertume et secouant la tête, Mathilde serre dans ses deux mains la main de son mari. Enfin, se rappelant qu'elle

n'est pas seule avec Léopold, elle fait signe à sa femme de chambre de se retirer.

— Mathilde, oh! quel bonheur d'être auprès de toi! s'écrie impétueusement Léopold en joignant les mains. Quel bonheur! Si tu savais comme j'attendais ce jour!... Depuis des mois je me désespère, je pleure!... Avoir été forcé de te quitter, Mathilde, sans même te presser contre mon cœur!...

— Oh! Léopold, moi aussi, j'ai bien souffert, va! Quel jeu cruel de la destinée! Ce jour de notre union, ce jour que j'attendais avec tant d'ardeur et d'impatience, ce jour qui devait être le plus beau de ma vie, en a été le plus horrible!...

Et, levant les mains vers le ciel avec une douloureuse amertume, elle pleurait.

— Pauvre Mathilde! pauvre ange! et dire

que je n'étais point là!... Tu souffrais, tu versais des larmes amères, et je ne pouvais les essuyer!... Oh! si tu savais combien de fois j'ai maudit mon devoir, et cette place fatale que j'avais tant sollicitée! Que de fois j'ai été sur le point de quitter mon poste, de m'enfuir, de renoncer à cette carrière d'ambition, qui ne vaut pas un seul jour, un seul instant de repos, de bonheur et d'amour!... Mais je te retrouve enfin! me voici... et pour rien au monde, non, pour les plus magnifiques emplois, je ne te quitterai plus!... Moi, d'ailleurs, je ne suis pas ambitieux, Dieu merci! Nous sommes assez riches pour nous passer de place... Oh! Mathilde, dis un mot seulement, et je vais écrire au ministre, je vais être libre!...

— Léopold, je te reconnais bien là, tu es généreux! Oh! oui, ce serait un grand bonheur de vivre auprès de toi!.... je n'en de-

manderais pas davantage, et je serais contente... Dieu m'est témoin, Léopold, que naguère encore c'était là mon vœu le plus ardent! cette place que tu avais obtenue avec tant de peine, cette place qui me semblait un triomphe pour ton amour-propre, j'avais l'espoir qu'un jour ou l'autre tu me la sacrifierais, que nous irions vivre ensemble loin de Paris, loin des importuns, dans quelque retraite solitaire et tranquille... Mais aujourd'hui ce n'est plus possible! ils sont pour jamais évanouis ces beaux rêves... Tout est fini!

— Que veux-tu dire?

— Léopold, ne m'interroge pas... répond Mathilde en détournant la tête. Je serais franche, je t'avouerais tout... Et il n'y aurait plus de bonheur pour nous dans ce monde!..

— Mathilde, en vérité, tu m'épouvantes!

— Léopold, je t'épouvanterais bien plus encore si je parlais!

— Oh! parle!..

— C'est un secret horrible!

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce donc?

Mathilde était redevenue silencieuse; elle joignait les mains et courbait la tête avec une expression de honte et de désespoir; de grosses larmes tombaient une à une sur ses genoux.

M. de Brémeule la regardait avec un mélange de surprise et de frayeur.

Soudain on frappe à la porte; elle s'ouvre.

— Monsieur, dit Bernard, c'est une personne qui vous demande.

— Je n'y suis pas... je ne peux recevoir... répond M. de Brémeule, en faisant signe au domestique de se retirer.

— Monsieur, reprend Bernard en donnant à M. de Brémeule un papier où se trouvent quelques mots écrits, on m'a chargé de vous remettre ceci, dans le cas où vous refuseriez de venir...

M. de Brémeule prend distraitement le papier, y jette les yeux; puis, passant une main sur son front comme s'il recueillait ses souvenirs, il regarde Mathilde avec une expression d'égarement.

— Monsieur, dit Bernard, que faut-il répondre?...

— J'y vais, j'y vais! dit M. de Brémeule en se levant convulsivement.

Puis, sans ajouter une parole, il sort de la chambre.

# XI.

## Révélation.

Mathilde était restée seule; elle ne pouvait concevoir le motif si important qui forçait M. de Brémeule à la quitter. Mais elle n'avait pas eu le temps de se livrer à de lon-

gues réflexions lorsque M. de Brémeule rentra dans la chambre.

Il était d'une pâleur affreuse: ses yeux étincelaient.

Il marcha quelque temps en murmurant de vagues monosyllabes, comme s'il était seul.

Mathilde demeurait frappée de surprise.

— Oh! disait-il, d'une voix basse et sourde, tout est donc vrai! Je ne suis qu'un plastron!... Malheur!

Mathilde s'était levée avec inquiétude. Elle regardait son mari, muette, pâle; elle ne pouvait comprendre ce changement bizarre qui venait de s'opérer en lui.

— Léopold, Léopold! dit-elle avec dou-

cœur en lui prenant la main, qu'as-tu donc ?

— Ce que j'ai, moi ! tu me le demandes !...

Et M. de Brémeule la regarde en se croisant les bras avec une expression d'amertume et de désespoir.

— Léopold, je ne te comprends pas.....

— Vous allez me comprendre, madame !...

— Quel langage ! mon ami, tu m'effraies !

— Oui, tu fais bien de trembler ! tu fais bien, Mathilde... car je suis un homme qu'on n'a jamais offensé impunément.

— Léopold, aie pitié de moi... Je meurs d'angoisse !.....

M. de Brémeule demeure silencieux ; il paraît réfléchir.

— Mathilde, dit-il avec une étrange expression, combien y a-t-il de temps que tu n'as vu le marquis de Norval ?

— De Norval ! répond Mathilde en tressaillant. Pourquoi ce nom ? pourquoi me parles-tu de lui ?

— Parce que j'en ai le droit, madame ! parce que tout le monde en parle ! parce que je suis la fable et la risée de tout Paris !.... Ah !

— Léopold, explique-toi !...

— Que je m'explique ! expliquez-vous d'abord, Mathilde ! Que s'est-il passé depuis mon départ ?

— Léopold ?.....

— Oh! parlons, parlons franchement! Je veux savoir tout... toute la vérité, si horrible qu'elle puisse être!... Vous le savez, Mathilde, je vous aimais... hélas! et depuis des années... Vous étiez mon rêve, ma pensée unique, mon espérance!... mais alors vous n'étiez pas libre, Vous étiez à un autre... et je serais mort plutôt que de vous détourner de vos devoirs!...

— Léopold, je le sais... Vous êtes généreux ! vous avez un cœur noble !

—Et ce cœur, vous l'avez brisé, Mathilde, oui, brisé !... Dites, pourquoi m'avoir fait croire que vous m'aimiez? pourquoi donc avoir accepté ma main , mon nom? Je vous laissais libre, pourtant...Je serais parti, j'aurais fui loin de vous... J'aurais mis entre nous deux la moitié de la terre, s'il l'eût fallu... et j'aurais fini par vous oublier...

Mais non, vous m'avez leurré d'une fausse espérance, vous m'avez promis votre amour!.. et vous m'avez lâchement, indignement trahi!...

— Moi! moi, Léopold!

Et Mathilde s'était levée, brûlante d'indignation.

— Oui, trahi, madame! reprit Léopold. Je n'en puis douter maintenant! on vient de tout me dire...Un ami, un frère, n'a pas voulu que je fusse trompé plus longtemps, et joué!.. Il était là tout à l'heure, là... C'est lui qui est venu... Pendant mon absence, il veillait sur vous... Eh bien! il a tout découvert!

— Léopold, parlez! pas de réticences... pas de langage équivoque! ce n'est donc point assez d'avoir été outragée lâchement, on me calomnie encore!..

— On vous calomnie, Mathilde? alors, disculpez-vous donc! s'écria M. de Brémeule, les yeux flamboyants de colère. Quel est cet homme qui s'introduit tous les soirs par la porte de votre jardin, quel est-il?

— Ah! vous savez...

— Oui, je sais tout... Mais dites, où se cache-t-il, lui, le marquis de Norval?

— Ah! Léopold, voilà ce que je voudrais savoir! s'écria Mathilde en agitant ses deux mains frémissantes. Depuis des mois je le cherche... Où est-il? où est-il? que je serais heureuse de le découvrir... enfin!,..

— Allons! madame, ne raillez point! ne jouez pas un rôle infâme et hypocrite-..J'aime encore mieux que vous leviez haut le front pour me dire que c'est vrai... que vous l'aimez, cet homme... qu'il est votre amant!

— Mon amant ! ah !

Et dans l'accent de Mathilde, il y avait un mélange de mépris, de haine et d'horreur.

— Madame, je vais sortir de cette maison pour n'y rentrer jamais ! reprit M. de Brémeule d'une voix grave et profonde. Oh ! je n'aurais jamais cru cela de vous, Mathilde ! je vous croyais pure et sainte comme les anges. Malheureux ! malheureux, je me trompais !..

Mathilde garde un instant le silence ; elle se frappe le front. Soudain un éclair traverse son esprit : c'est une révélation affreuse ; elle comprend, la pauvre femme, qu'elle est victime d'une atroce calomnie. Alors sa résolution est prise : elle se jette à genoux devant Léopold ; et joignant les mains, les joues ruisselantes de larmes, elle s'écrie :

— Tuez-moi... je ne suis plus digne de vous !

—Tu l'avoues donc enfin, malheureuse! tu mérites la mort !..,

— Non, Léopold, non, je ne suis pourtant pas coupable,.. Je le jure !

— As-tu bien cette audace !.. infâme !.. Adieu ! tu m'as vu pour la dernière fois !..

En même temps, il s'élance vers la porte.

Mathilde se traîne à genoux vers lui ; elle le saisit par ses vêtements ; elle le conjure de ne pas s'éloigner encore, et de l'écouter, et d'attendre... Quelques mots au moins, quelques mots d'explications : peut-être sera-t-elle assez heureuse pour se justifier... ou bien si elle n'a pas ce bonheur, si Léopold veut absolument qu'elle soit coupable, il pourra la tuer... voilà tout ce qu'elle demande.

M. de Brémeule, profondément ému, s'arrête, une main déjà placée sur le bouton de la porte.

— Il n'est besoin que d'une parole, madame, dit-il solennellement : le marquis de Norval m'a-t-il, ou non, déshonoré ?

— Oui... oui...

Elle n'en peut dire davantage : sa voix meurt.

— Eh bien ! que pourrais-tu dire encore ? Laisse-moi ! laisse-moi, malheureuse ! je ne serais plus maître de ma fureur... Je ne veux pas te tuer, non !...

— Léopold, écoute...

M. de Brémeule ne l'entendait plus ; il marchait à grands pas dans la chambre, ses deux mains crispées contre ses tempes.

— Oh ! murmurait-il avec délire. Cet homme, je l'ai haï toujours ! entre nous deux, il y avait une profonde horreur !... une voix secrète me disait continuellement qu'il me serait fatal... que tôt ou tard ma main tremperait dans son sang... Oh ! pourquoi donc ai-je tant tardé ? pourquoi n'avoir pas cru plus tôt ma haine? Je l'aurais tué.,.ou bien je serais mort, moi ! et je ne serais pas aujourd'hui chargé d'opprobre et de honte ! je n'aurais pas des vipères dans le cœur ! A présent, il est trop tard... peu importe sa mort !..Quand je le tuerais, lui, quand mon poignard remuerait dans son cœur, je n'en serais pas moins déshonoré... le plus trahi, le plus malheureux des hommes !...

Mathilde étouffait de sanglots ; elle voulait parler ; mais sa voix éteinte ne pouvait articuler aucune parole. Pauvre femme ! elle tendait ses mains suppliantes ; elle tournait

vers son mari des yeux chargés de larmes et de douleur, il n'entendait rien, il ne voyait rien.

— Allons ! dit-il enfin en se dirigeant vers la porte, c'est trop souffrir ! Il faut prendre un parti... La mort ! la mort !

Mathilde se précipite vers lui, elle l'empêche de sortir.

— Léopold, tu vas tout savoir... c'est un affreux mystère ! mais je suis innocente !

Alors elle raconte qu'une nuit, la nuit même où M. de Brémeule est parti pour Naples, elle avait été réveillée en sursaut par un bruit sec, étrange : c'était une vitre de sa fenêtre qu'on venait de briser... Un homme, dont elle n'avait pu distinguer les traits, s'était jeté sur elle, après avoir éteint la veilleuse... Elle avait longtemps résisté, crié au

secours; mais elle était la plus faible..... elle avait perdu connaissance... Alors... alors...

— Mais cet homme, quel est-il? s'écria M. de Brémeule convulsivement.

— C'est lui! lui... De Norval!

— Ah!

—Et maintenant, Léopold, reprit Mathilde en tombant à genoux, c'en est fait, je suis flétrie, souillée... Je suis enceinte!

M. de Brémeule poussa un cri déchirant.

— Oui, Léopold, oui, tout est vrai... je n'ai plus qu'à mourir... mais avant, j'ai besoin de vengeance! je me vengerai!...

M. de Brémeule était frappé de stupeur; immobile et debout, il demeurait comme pétrifié.

— Léopold, tu me crois, n'est-ce pas? Tu me crois maintenant?... Je suis innocente! je ne suis que malheureuse, insultée!... Oh! je serais déjà morte, si je n'avais pas attendu la vengeance! Mais non, ce serait trop affreux de mourir ainsi..... il triompherait, l'infâme! il m'outragerait encore sur ma tombe!...

Il y avait dans la voix de Mathilde et dans son geste et dans son regard, tant de fureur, d'indignation et de vérité, que M. de Brémeule n'aurait pu croire un instant de plus qu'elle mentait.

— Léopold, j'hésitais encore à te révéler tout... Oh! depuis des mois c'est un combat horrible dans mon cœur! Vingt fois je t'ai écrit pour tout te dire, mais je n'osais pas... Je déchirais mes lettres à peine écrites... Je

ne voulais rien te dire, rien t'apprendre avant d'avoir été vengée !...

— Tu le seras, Mathilde ! tu le seras ! répondit Léopold d'une voix ferme et profonde. Pardon, pauvre femme ! Moi aussi, je t'ai insultée...j'ai douté un moment de toi...pardon ! Je t'aime encore... je t'aimerai toujours... Oui, mais d'abord, je te vengerai !

M. de Brémeule tomba comme anéanti sur un canapé, il fondit en larmes. Le silence régna longtemps dans la chambre.

Mathilde pleurait aussi.

## XII.

### La nuit Fatale.

M. de Brémeule ne voyait plus personne; il était d'une tristesse profonde, et ses amis inquiets s'interrogeaient en vain pour savoir la cause d'un si morne abattement. Plusieurs fois, il avait été sur le point de donner sa dé-

mission, de renoncer pour toujours aux chances de la vie politique ; mais, au moment d'écrire au ministre, il avait soudain réfléchi, et une pensée, que personne ne pouvait connaître, l'avait empêché d'accomplir son projet.

Plusieurs mois venaient de s'écouler. M. de Brémeule, alléguant une maladie grave, avait refusé d'aller reprendre son poste diplomatique à Naples. Un de ses amis devait l'y remplacer jusqu'à l'époque où lui M. de Brémeule serait rétabli.

Des bruits étranges et vagues circulaient sur M. de Brémeule et sa femme : comme depuis quelques mois, il était presqu'impossible de pénétrer dans l'hôtel, on concluait de cette mystérieuse et triste séquestration, que M. de Brémeule avait de profonds chagrins domestiques, et qu'il y avait entre lui et

Mathilde une cause prochaine de désunion. Isidore était complètement rétabli ; mais il quittait peu sa chambre, et devenait chaque jour moins communicatif. Le vieux Bernard, ne pouvant comprendre tout ce qui se passait autour de lui, questionnait continuellement son fils et lui faisait part de ses conjectures, de ses craintes ; mais Isidore ne répondait que par de confus monosyllabes, par des cris, par des pleurs; et le malheureux père, au désespoir, croyait plus que jamais son fils en démence.

Cependant, celui qui aurait pu voir ce qui se passait entre M. de Brémeule et sa femme, n'eût jamais présumé qu'il y eût entre eux quelque profond motif de discorde : M. de Brémeule était pour Mathilde d'une tendresse ineffable ; il lui parlait toujours d'une voix suave et douce, et tout, dans ses regards, dans son langage, révélait un amour brûlant,

excessif. Mais quand M. de Brémeule s'était retiré le soir dans sa chambre, tout à coup sa physionomie changeait d'expression ; une pâleur affreuse se répandait sur son visage ; ses yeux flamboyaient, et ses poings crispés se fermaient convulsivement. Alors il poussait des exclamations douloureuses ; il se frappait la poitrine et s'arrachait les cheveux ; puis ouvrant de temps à autre une armoire, il y prenait des armes, une paire de pistolets, et se promenait de long en large, agité, morne et sombre.

Un jour, Mathilde, plus souffrante, n'avait point quitté son lit. M. de Brémeule entre dans sa chambre ; il pousse le verrou.

— Mathilde, s'écrie-t-il en tombant à genoux et joignant les mains, je t'en conjure, ne me cache rien.. Tout ce que tu m'as dit, est-ce bien vrai ?

— Je ne te comprends pas, Léopold...

— Tiens, vois-tu, c'est plus fort que moi, je doute!... Chaque nuit des rêves affreux m'assiégent... Il me semble entendre des rires moqueurs! Il me semble que des êtres à figure sardonique me montrent au doigt et me désignent, en murmurant des paroles injurieuses!... Parle! Parle, Mathilde... Je veux absolument savoir la vérité... Oui, si tu as été coupable, n'importe! Je puis te pardonner encore... pourvu que tu sois franche, que tu ne me caches rien!..

— Ah! Léopold, s'écrie Mathilde d'une voix déchirante en le repoussant, tu veux donc ma mort! Ce que tu me dis, c'est horrible!.. Oh Dieu! me croire capable d'une trahison, d'un si abominable mensonge!.. Eh bien! puisque tu doutes, abandonne-moi...

Dis que je suis infâme : le monde prendra ton parti, je serai la seule victime...

— Mathilde, pardonne-moi ! Chacune de tes paroles est cruelle... Elle me perce comme un poignard !.. Non, non, je ne te soupçonne pas, je sais que tu as l'âme d'un ange... Mais il y a dans la vie certaines circonstances... des choses étranges... Enfin je ne puis m'expliquer... J'ai peur de t'humilier, pauvre amie, de briser ton cœur... Dis-moi, dis-moi, ce marquis de Norval, ne l'as-tu jamais aimé !

— Moi ! moi, Léopold !

— Mathilde, c'est un homme dangereux, plein de séductions... Et plus d'une femme, forte et pure comme toi, a été sa victime !.. Son langage est si insidieux ! Il a si bien conservé les perverses traditions de la ré-

gence, que je crois cet homme capable de tout !.. Oui, Mathilde, tu peux me dire toute la vérité.... Je me sens dans le cœur assez d'amour, pour t'aimer encore, et te pardonner et te venger !..

— Ne me venge pas, Léopold, non... mais tue-moi, puisque tu doutes !.. Voilà tout ce que je te demande... Tu abrégeras mes tortures... C'est encore une preuve d'amour !

— Oh ! Mathilde, je t'offense... Mais, que veux-tu, je suis bien malheureux, va ! Ma douleur a été si horrible que j'en ai le cerveau affaibli !.. Oui, mon intelligence a souffert, je le sens... J'ai des moments de folie... Hélas ! hélas ! cela ne doit-il pas être, quand je ne dors plus, quand je n'ai plus un instant de repos, de calme ! Toujours la fièvre ! Toujours des pleurs, une espèce de rage !

Mathilde ne répondait rien, elle demeurait les yeux fermés, les mains jointes; et des pleurs ruisselaient sur ses joues.

— Ah ! je suis un lâche; je suis un monstre! s'écrie Léopold en la couvrant de baisers. C'est plus que de la démence, c'est de la fureur !.. Mais pardon! pardon !.. Je souffre, Mathilde ! J'ai l'enfer dans le cœur !.. Tiens, je ne puis plus vivre ainsi... C'est un supplice trop horrible ! Il faut absolument que je te venge ! il faut que le sang du misérable me jaillisse au visage... Ou bien que je meure !

— Léopold !...

Mathilde n'en pouvait dire davantage ; mais, pâle, sanglotante, elle lui pressait les mains dans les siennes, et les appuyait contre son cœur.

Une heure après, Mathilde, brisée de lassitude, dormait profondément. M. de Brémeule, assis au chevet de la malade, la considérait, les mains jointes, d'un œil attendri.

— Quel pur et calme visage! quelle respiration douce et harmonieuse! Quelle attitude de calme et d'innocence! Non, une pensée mauvaise ne pourrait habiter dans ce cœur qui bat si tranquillement! et cette figure angélique ne pourrait servir de masque à l'âme d'un démon!..

La nuit était fort avancée : M. de Brémeule venait de se retirer dans sa chambre; il se disposait à se mettre au lit, quand des cris retentissent. . On appelle, et bientôt on frappe à la porte de M. de Brémeule. Il ouvre.

— Monsieur... Monsieur... dit la femme de chambre.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

Séraphine se penche à l'oreille de M. de Brémeule, et lui dit quelques mots tout bas comme si elle avait peur d'être entendue.

— Quoi ! serait-il possible? s'écrie M. de Brémeule, pâle comme la mort.

— Monsieur, Bernard est allé chercher le médecin... répond Séraphine.

—Ah ! ah, misérable ! dit M. de Brémeule en se frappant la poitrine. Aucune douleur, aucune honte ne m'aura donc manqué... Eh bien ! j'aurai au moins du courage ! La mort ! la mort !..

Séraphine demeurait interdite ; elle ne pouvait concevoir l'agitation et la fureur de M. de Brémeule : celui-ci, pâle et convulsif, lui fait signe de sortir.

Séraphine se retire de la chambre.

Alors M. de Brémeule tombe sans force dans un fauteuil ; il pleure, il sanglote.

Des mots brisés, haletants, s'échappent de ses lèvres, mais c'est un monologue si confus, si incohérent, qu'il serait impossible de lui donner une forme, de l'écrire.

Soudain il se lève avec un ricanement amer.

— Oui, oui, murmure-t-il, je vais en finir !

Il ouvre une armoire, prend ses pistolets,

et les charge ; puis il y met une capsule, fait jouer la batterie en la retenant du doigt : ensuite, il arme chacun des pistolets.

— Bien ! bien !

Les deux pistolets sont posés sur une table.

M. de Brémeule regarde à la pendule : l'aiguille marquait une heure après midi.

— Lorsqu'elle sera là, dit il, je ne souffrirai plus...

Il venait de retomber accablé dans un fauteuil.

On frappe de nouveau à sa porte ; on appelle. Le médecin était arrivé : on attendait M. de Brémeule.

— Eh bien ! dit Léopold, j'aurai du courage jusqu'au bout... Oui !

Il sort de sa chambre, il entre dans celle de sa femme.

Une heure environ s'écoula ; et personne autre que M. de Brémeule et le médecin ne fut introduit dans cette chambre. Des cris perçants et douloureux s'entendirent ; puis, il se fit un morne silence.

Bientôt le médecin quitta Mathilde. La nuit était profonde.

M. de Brémeule venait de sortir de la chambre de sa femme.

Il passa dans un petit appartement voisin. Une femme, vêtue comme les femmes de la campagne, paraissait attendre.

— Allez ! dit M. de Brémeule, il est temps... Vous avez toutes vos instructions. Comme je vous l'ai dit, rien ne vous manquera : tous les ans, ici, même jour... Allez.

La femme sortit.

## XIII.

### Vengeance.

Mathilde commençait à se rétablir. Six semaines s'étaient passées.

Personne encore n'avait pu s'introduire dans l'hôtel ; M. de Brémeule n'en était point sorti une fois. A plusieurs reprises, le

ministre l'avait engagé à repartir pour Naples; mais le secrétaire d'ambassade était toujours censé malade ; il répondait que son état ne lui permettait pas encore de s'exposer aux fatigues du voyage.

M. de Brémeule ne quittait plus l'appartement de sa femme ; il était pour elle d'une tendresse indicible. Jamais un mot de reproche, jamais un coup-d'œil sévère.

M. de Brémeule était brûlant, tendre et passionné, comme le jour même de son mariage ; il paraissait avoir complètement oublié le passé; aucun mot n'y faisait allusion : et Mathilde, de temps à autre heureuse, aurait pu croire que son bonheur conjugal n'avait jamais été troublé.

Mais le cœur de Mathilde était profondément ulcéré ; elle souffrait, la malheureuse!

elle souffrait des tortures inouies : elle était mère!.. et jamais elle n'avait eu même cette douloureuse consolation de presser son enfant entre ses bras. L'enfant avait disparu: c'était comme un fantôme qu'on entrevoit dans les songes, et que le réveil emporte. De temps à autre, Mathilde aurait pu croire qu'elle n'avait jamais été mère, et qu'elle s'abusait.

Une seule fois, elle avait osé parler à Léopold d'un évènemant qui lui faisait l'effet d'un rêve.

Léopold était devenu tout à coup si morne et si sombre, que Mathilde n'avait point osé continuer.

— Je me tairai, pensait-elle, je me tairai... et la douleur m'étouffera!

Cependant quelques jours après, cette dou-

leur était devenue trop intense: la mère avait besoin de voir son enfant.

M. de Brémeule, mandé par le ministre, avait été obligé de s'absenter. Mathilde fait appeler Isidore.

Quelques heures se passent. Enfin celui-ci descend.

Mathilde était dans une chaise longue, auprès du feu.

Elle ne se lève pas à l'entrée d'Isidore; mais d'un geste elle lui fait signe de s'approcher et de s'asseoir.

Isidore marchait faible et tremblant; son visage était pâle encore et flétri, comme après une maladie longue et dangereuse.

—Venez, Isidore, venez, et asseyez-vous, dit Mathilde.

Isidore s'assied.

— Isidore, dit Mathilde d'une voix sourde, je suis bien malheureuse !...

Celui-ci ne répond pas ; il frissonne.

— Avec vous, Isidore, pas de préambule, pas de circonlocutions... Vous savez, n'est-ce pas, ce qui est arrivé ?

Isidore demeure silencieux.

— Oui, vous ne dites rien, mais vous souffrez pour moi..... car vous êtes bon, vous avez le cœur noble !... Isidore, encore une fois, je n'ai rien à vous apprendre... Je suis mère... je veux voir mon enfant !

— Madame, répond Isidore, vous le verrez.

— Mais quand ?

— Parlez, madame... et j'obéirai à vos ordres.....

— Mais vous le savez, il faudrait que mon mari ne sût rien.....

— Il ne saura rien, madame ! Je puis vous dire où est votre enfant..... cet enfant, je puis le faire venir ici.....

— Ah ! quel bonheur, Isidore ! quel bonheur !..... Vous me rendez la vie !

— Madame, rien n'est plus facile : un jour que M. de Brémeule s'absentera pour quelque heures, je ferai ce que vous désirez.

— Isidore, merci ! vous êtes un homme dévoué, un ami véritable !

— Madame..... ho ! madame, ce que vous

me demandez-là est bien peu de chose!... . Ce n'est pas même une seule goutte de mon sang.. .. Pour vous, je voudrais mourir !

— Isidore!.....

Isidore venait de se lever : il était en proie à une agitation violente; ses mains se crispaient, un éclair sinistre jaillissait de ses yeux.

Une chose étrange, c'est qu'Isidore n'avait pas un seul instant regardé Mathilde! Il détournait les yeux; et si de temps à autre, sa vue rencontrait le visage de Mathilde, il tressaillait avec épouvante, et rejetait soudain la tête en arrière.

Isidore, tout frémissant, allait sortir de la chambre.

Soudain, Mathilde court à lui.

— Isidore, dit elle en le retenant par le bras, ce n'est pas tout..... maintenant, j'ai une autre grâce à vous demander....

Isidore s'arrête, il avait déjà une main placée sur le bouton de la porte ; il demeure immobile.

— Vous êtes le plus dévoué des hommes, oui ! vous avez une âme généreuse !..... Depuis longtemps je vous connais, Isidore.... et c'est parce que je vous connais, c'est pour cela que je m'adresse à vous... Isidore, écoutez !.. mais venez d'abord, venez ici..... car c'est une confidence..... il faut que j'aie en vous une confiance entière pour vous dire ce que j'ai dans le cœur !

Isidore se laisse conduire par madame de Brémeule jusqu'au fauteuil, où tout à l'heure il s'était assis.

— Parlez, madame... j'écoute.

—Eh bien! oui, je parlerai! D'ailleurs, c'est dans le cœur d'un galant homme, que tomberont mes paroles...... il n'en fera pas mauvais usage.... Je ne suis qu'une femme, Isidore....et c'est mon désespoir! car j'ai une vengeance à exercer, une grande vengeance!

Isidore la considérait avec des yeux effarés.

— Oui, vous ne me comprenez pas... J'ai l'air d'une folle... Mais non, je ne suis qu'offensée, offensée grièvement.... et je veux ma vengeance!

— Madame.... j'attends, dit Isidore fermant les poings. Je suis là, moi! je ne demande qu'à vous venger!

— Oh! oui, Isidore, vous êtes un brave!

Je sais bien qu'un noble cœur bat dans votre poitrine!... Qu'importe l'extraction! vous avez dans les veines le sang d'un gentilhomme.... Et Dieu merci! je vous ai bien apprécié!... Isidore, vous êtes discret, vou ne m'en demandez pas davantage... Je n'ai qu'un mot à vous dire: c'est qu'on ma outragée.

— Oui, madame, oui, ce mot seul me suffit!

— Je ne vous dirai pas, Isidore, quel est cet outrage..... Mais c'est le plus noir, le plus cruel , le plus poignant de tous les outrages! Il demande la mort, des flots de sang!.. Dites, dites, puis-je compter sur vous?

— Toujours! toujours , Madame! Vous n'avez qu'un mot à dire: je ne réfléchis pas,

je ne réponds pas... Seulement mon bras est armé !

— Bien ! bien, Isidore ! Vous avez du courage !..

— Non, mais du dévouement... Je suis un serviteur... fidèle ! Parlez, quel est votre ennemi, je veux le savoir ? continua-t-il avec force, en fronçant les sourcils d'une façon menaçante.

— Isidore, vous le connaissez déjà... il sait déjà qui vous êtes..il a déjà senti la pesanteur de votre bras.

Isidore sourit avec amertume.

— Son nom ? j'attends son nom ?

— Le marquis de Norval ! dit Mathilde.

— Ah ! tant mieux !.. Dites , que faut-il faire ?

— Isidore ! je veux qu'il meure !

— Eh bien ! il mourra ! je le chercherai partout... J'y cours ! Je ne reviens près de vous, madame, que la main rouge de son sang... Du plus loin que je vous verrai, il faut que je vous crie: Vous êtes vengée !

— Isidore, vous m'avez mal comprise, dit Mathilde avec un sourire indéfinissable : en effet, je veux être vengée, je veux qu'il meure... mais son sang ne doit pas teindre vos mains... Non, tant que le mien coulera dans mes veines ! Tout ce que je vous demande, c'est de le chercher, c'est de savoir où il se cache... Alors vous me le direz, et ce sera mon affaire...

— Quoi ! madame, repartit sourdement Isidore, voilà tout ce que vous demandez! Ce n'est pas beaucoup...

— C'est assez, Isidore... le reste me regarde ! Néanmoins, écoutez, poursuivit-elle après avoir paru quelque temps réfléchir: on n'est jamais sûr de rien dans ce monde; le courage est souvent inutile. Je ne sais pas encore ce qui surviendra, nul ne peut le savoir... Mais quoiqu'il arrive, je vous le dis encore une fois; je veux être vengée! Si j'échoue, si je meurs, si le misérable est triomphant et rit sur ma tombe! alors, votre rôle commence, Isidore : tuez-le ! vengez-moi ! n'importe comment... c'est votre affaire... Mais que je sois vengée!

— Oh ! oui, madame, vous le serez! Je suis heureux... merci! vous m'avez mis du baume dans le cœur... Oh ! merci !

Isidore se dirigeait vers la porte : Mathilde le retient et lui dit :

— Ce n'est pas tout, Isidore, vous m'avez promis autre chose...

Et le visage de Mathilde était doux et rayonnant.

Isidore écoutait avec un mélange de surprise et d'épouvante.

— Isidore, dit-elle en baissant la voix, vous m'avez promis que je verrais mon enfant...

— Vous le verrez, madame ! vous le verrez !

Isidore sortit de la chambre.

## XIV.

### C'est lui !

M. de Brémeule avait réfléchi, il ne pouvait abandonner sa place : c'eût été, trop jeune encore, se condamner au repos, à l'inertie ; et d'ailleurs, pour se distraire de ses chagrins, il avait besoin de mouvement, d'a-

gitation, il avait besoin de courir quelque temps encore la carrière de l'ambition, de la politique.

L'occasion se présentait : il était important que M. de Brémeule repartît pour Naples; les affaires se compliquaient singulièrement; et la présence d'un homme capable, bien posé dans le monde, était indispensable à la cour Napolitaine.

M. de Brémeule décida bientôt sa femme à quitter la France, ils partirent. C'était vers le 15 janvier.

Le carnaval était magnifique à Naples : partout des fêtes, des bals, des concerts.

M. de Brémeule, voulant imposer silence aux les calomnies, avait cru nécessaire

de mener sa femme à toutes les fêtes : depuis une semaine, ils passaient leurs nuits au bal : c'était une vie de fièvre et de délire, sinon de joie et de bonheur.

Un soir que M. de Brémeule se disposait à partir pour le bal, il reçut une lettre. Cette lettre le fit tressaillir ; il sourit avec une joie convulsive et fébrile.

— Ah ! tant mieux ! s'écria-t-il en se frottant les mains. Je pourrai donc enfin le joindre ! j'aurai donc le bonheur de lui dire tout ce qu'il y a pour lui de haine au fond de mon cœur ! je verrai donc enfin quelle est la couleur de son sang !

M. de Brémeule s'habille à la hâte. Il n'avait point voulu se costumer ; quant à Mathilde, elle était vêtue magnifiquement : elle portait cet éblouissant costume de Marie Stuart, que si

peu de femmes peuvent convenablement porter.

Le bal était chez un riche étranger, un anglais. Il y avait une société nombreuse et choisie, les plus riches, les plus nobles gentilshommes; et parmi les femmes, tout ce qu'on peu imaginer de plus aristocratique et de plus beau. Quelle profusion de fleurs et de diamants! quelles admirables parures! quel éblouissement de soie et d'or: Les lustres et les candélabres jetaient sur toutes ces épaules nues, des torrents de lumière et de splendeur.

Quand Mathilde entra dans les salons, ce fut une sensation profonde : toutes les femmes en pâlirent de jalousie et de colère ; tous les hommes s'approchèrent d'elle avec un aimable empressement.

Une foule de personnes étaient masquées.

C'étaient des costumes étranges, variés, fantastiques, de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les temps, de tous les pays. Lord Bathursh, qui aimait les excentricités, avait lui-même donné l'exemple ; sa femme était déguisée en reine de Babylone, mais une reine de Babylone qui n'a rien de commun avec Sémiramis : elle était vêtue d'une manière si diaphane, que plus d'une lady chaste et pudibonde criait au scandale, et se mettait la main devant les yeux, en passant devant sa majesté Babylonienne.

M. de Brémeule n'avait point dansé une seule fois; il se promenait de long en large, avec trouble, les bras croisés sur la poitrine; et ses yeux, continuellement plongés dans les salons par l'entrebâillement des portes, surveillaient tous les mouvements de la danse et des valses : rien ne leur échappait.

Mais les regards de M. de Brémeule se concentraient sur un seul point : c'était sa femme. Mathilde avait dansé plusieurs contredanses; sa figure paraissait impassible : on n'aurait pu savoir ce qui se passait au fond de son cœur.

Soudain un personnage masqué, un personnage en costume de nécromant, s'approche d'elle, et lui parle à l'oreille. Elle tressaille ; elle regarde avec effroi celui qui vient de lui parler.

Cet homme se penche encore vers elle ; Mathilde lui répond.

M. de Brémeule, qui ne les quittait pas des yeux un moment, les considère avec une attention profonde. Bientôt Mathilde disparaît dans un autre salon avec ce personnage mystérieux, qui l'accompagne.

M. de Brémeule veut les suivre ; mais il n'y peut réussir : la valse alors était dans toute sa frénésie, dans toute sa verve; elle tourbillonnait avec une fougue extrême, et fermait toutes les portes. M. de Brémeule, n'aurait pu rompre, sans un grand scandale, cette éblouissante chaîne de femmes et de fleurs, qui tournait, gracieuse et légère, aux sons précipités de l'orchestre.

Pendant ce temps-là, une scène étrange, violente et mystérieuse, se passait dans un salon voisin.

Mathilde, voulant savoir quelle était la personne qui lui parlait depuis si longtemps, l'accablait de questions.

— Monsieur, il faut que je sache qui vous êtes ! murmurait-elle.

— Eh ! que vous importe ?..

— Il m'importe tellement, que si vous ne parlez, monsieur, si vous ne me dites votre nom, je ferai un éclat !

— Oh ! vous avez trop d'esprit pour cela, madame : vous n'irez pas chercher le scandale...

— N'importe ! n'importe ! je parlerai... je dirai tout s'il le faut... Et nous verrons s'il y a quelqu'un pour vous défendre ! s'il y a quelqu'un pour dire que vous n'êtes pas un infâme !

— Oh ! oh ! madame, l'expresion est forte !.. et vous avez tort, vous qui êtes de si bon goût, vous avez grand tort de parler ainsi !

— Je n'ai pas tort, Monsieur ! ici, je suis parmi des gens qui peuvent me protéger !.. Je n'ai qu'à parler, à demander du secours...

et tout de suite, j'aurai des amis, des soutiens!... Prenez garde! prenez garde!

— Avoir peur? cela ne m'est jamais arrivé, madame... Dieu merci, je ne suis pas un homme qu'on épouvante!...

— Vous êtes un misérable! c'est moi qui vous le dis! murmura sourdement Mathilde en lui étreignant le bras. Je vous jure que vous ne sortirez plus de Naples!... Vous êtes mort! vous êtes mort!

— Diable! diable! vous m'apprenez là des choses peu agréables, madame! Je suis mort, dites-vous? Et moi qui espérais vivre encore... pour vivre, pour être heureux!

— Vous raillez, monsieur! mais il y a ici

quelqu'un qui sait tout, quelqu'un qui me vengera!

— Mon Dieu! madame, si quelqu'un a besoin d'être vengé, c'est moi, car je suis le plus à plaindre... Je vous aime toujours, je vous adore!...

En même temps, le personnage masqué prit une main de Mathilde, et la voulut porter à ses lèvres; mais celle-ci le repoussa soudain avec horreur en élevant la voix :

— Vengeance! s'écrie-t-elle. C'est lui! oh! je n'en doute plus maintenant... Le voià donc cet homme que je cherchais!... Ecoutez! entre nous deux il y a la haine... il faut que l'un de nous deux meure!...

L'homme masqué se lève et veut sortir du

salon ; mais Mathilde le retient par le bras.

— Non, non, vous ne sortirez pas, Monsieur! Il faut auparavant, que je sache précisément qui vous êtes...

On accourt, on s'empresse. Partout se heurtent les questions :

— Quel est cet homme? Cette femme est madame de Brémeule.... mais que peuvent-ils avoir de commun ensemble?

M. de Brémeule, attiré par le bruit et le tumulte, arrive, il fend la presse, il s'informe ; il a compris bientôt ce dont il s'agit.

A peine Mathilde a-t-elle vu M. de Brémeule, qu'elle tressaille, recule, et perd connaissance.

M. de Brémeule s'est précipité vers Mathilde, et les seuls mots qu'elle a eu la force de prononcer, c'est :

— L'infâme... voici l'infâme !... Le marquis... de Norval !

Tout le monde s'empresse autour de Mathilde ; on la relève, on la porte sur un divan.

Le personnage mystérieux, qui venait de causer cette étrange scène, voulait disparaître à travers la foule : quand M. de Brémeule, qui le suivait des yeux, le retient par le bras, et l'entraîne dans un couloir.

C'est un dialogue vif et pressé. Personne ne les entend ; tout le monde se rassemble auprès de Mathilde qui n'a pas encore repris connaissance.

— Monsieur, monsieur, dit sourdement M. de Brémeule, direz-vous votre nom ?

—Et de quel droit?.. je n'ai pas de comptes à vous rendre...

— Vous en avez! vous en avez!

— Non. Laissez-moi, monsieur... je veux partir...

— Vous ne partirez pas! dit M. de Brémeule avec violence. Oh ! dussé-je vous arracher ce masque, je saurai enfin qui vous pouvez être.

— M'arracher ce masque, monsieur? Oh! oh! ce serait une insolence qui pourrait vous coûter cher !

— N'importe ! je suis là pour répondre de mes faits et gestes !...

Et à peine M. de Brémeule a-t-il prononcé ces mots, qu'il arrache violemment le masque qui couvrait le visage de cet homme.

Tous deux poussent un cri.

— Ah ! ah ! je ne me trompais donc pas ? dit M. de Brémeule. C'est vous, vous !...

Et ses yeux lançaient des flammes ; il était frémissant, furieux.

— Monsieur, dit l'homme au masque ; à demi-voix, il est inutile de mettre tout le monde dans notre confidence, et de faire une esclandre : je suis à vous...

— Bien ! vous avez du cœur au moins, c'est quelque chose! Entre nous maintenant, n'est-ce pas, c'est un duel à mort ?

— A merveille, Monsieur ! je n'ai jamais refusé de semblable partie de plaisir...

— Ce sera votre dernière ! repartit M. de Brémeule. Songez-y, monsieur , l'outrage que vous m'avez fait est ineffaçable... il faudrait pour le laver bien plus de sang qu'il n'y en a dans vos veines... mais n'importe! Vous n'avez qu'une âme, vous n'avez qu'une vie... je ne vous en demande pas davantage! Entre nous deux c'est un combat à mort !

— Oui, oui, à mort ! je ne demande pas mieux. Depuis longtemps, moi aussi, je vous cherche. Vous dites que vous me haïssez... et moi donc, est-ce que je n'ai pas pour

vous de la haine? est ce que je n'ai pas à vous demander compte de mon désespoir et de votre bonheur? Nous nous battrons, et je le veux bien, à mort! à mort!

— A demain! dit M. de Brémeule. Pas de bruit, pas de scandale; je n'en veux pas plus que vous! Prenez vos témoins: j'aurai les miens, Monsieur... Quant aux armes, c'est l'épée et le pistolet... Il faut mort d'homme!

— Oui, oui, corbleu! cela me va, monsieur de Brémeule!

— Maintenant, adieu! reprit le secrétaire d'ambassade. A demain, sept heures, dans le chemin creux qui se trouve à la gauche du mont Pausilippe! Nous serons masqués l'un et l'autre, Monsieur, c'est important: vous savez les lois sévères du gouvernement napolitain contre le duel; il y va de la peine ca-

pitale. Vous seriez plus exposé que moi, peut-être : ma mort serait votre perte! Ainsi donc, nous arriverons au lieu du rendez-vous, masqués... Nous nous battrons masqués...

— Pardieu! Monsieur le secrétaire d'ambassade, j'approuve entièrement votre idée. Le masque est un peu mélodramatique; mais n'importe! il peut nous être nécessaire dans la circonstance présente... A demain, sept heures!

Et les deux antagonistes se séparèrent; madame de Brémeule venait de reprendre connaissance.



## XV.

### Le souper.

M. de Brémeule venait de remonter dans sa voiture avec Mathilde ; ils retournent à leur hôtel.

M. de Brémeule, bien qu'un orage violent

grondât dans son âme, paraissait calme et tranquille.

Mathilde gardait le silence. Elle interrogeait de temps à autre son mari ; mais comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé : c'est qu'elle-même doutait de la réalité ; peut-être n'était-ce qu'un rêve, une espèce de cauchemar horrible ! Cet homme qu'elle haïssait de toute son âme, elle venait de l'entendre, de le voir ; mais presque immédiatement il avait disparu comme un fantôme. Néanmoins, elle flottait dans un doute étrange, inquiet : si tout était vrai, réel, si M. de Brémeule l'avait vu, cet infâme! Oh! si le misérable, sûr de l'impunité, avait pu un instant se prévaloirdela faiblesse d'une femme évanouie et prétendre qu'on l'avait aimé !...

Mathilde croitdevoir cacher ce qui se passe

au fond de son âme; elle aussi affecte un grand calme. Ils rentrent ensemble à leur hôtel.

M. de Brémeule, quoique souriant et affectueux, avait quelque chose de contraint dans sa physionomie ; et, lorsque sa femme faisait quelque allusion au bal qui venait d'avoir lieu, il détournait la conversation avec un sourire, il pressait dans ses mains la main de Mathilde.

La nuit était fort avancée. M. de Brémeule avait plusieurs fois manifesté l'intention de se retirer dans sa chambre, lorsque Mathilde, le retenant par le bras, lui dit :

—Léopold, mais tu n'y penses pas, il faut au moins souper ensemble... Tu n'as pas dîné aujourd'hui.

— Chère Mathilde, répond-il, je n'ai pas le moindre appétit… Je souffre un peu… J'ai besoin de repos.

— Non, je n'admets pas une pareille excuse, dit-elle en le retenant toujours. Je suis triste ce soir, et pour rien au monde, je ne voudrais souper seule… Reste…

— Puisque tu le veux, j'y consens, Mathilde… mais je ne t'égaierai pas, mon pauvre ange… J'ai du noir dans l'âme!…

Mathilde ne fait aucune réponse ; elle sonne : un domestique entre… elle lui dit quelques mots à demi-voix.

M. de Brémeule, profondément préoccupé, venait de se jeter dans un fauteuil. Mathilde va s'asseoir près de lui sans parler; mais

de temps à autre elle le considérait avec une expression de tendresse ineffable!

Bientôt le domestique rentre dans la chambre : il annonce que le souper est servi.

Ce fut un repas vif et joyeux; le vin de Champagne pétillait dans les verres; et Mathilde, qui, du reste, pour une femme se vantait d'avoir la tête assez forte, buvait plus que de coutume. Elle riait, elle chantait : gaîté factice et convulsive. M. de Brémeule n'était point capable de lutter avec elle; il buvait aussi, mais mollement; et à chaque instant son verre se reposait à moitié plein.

—Allons! allons, Léopold! dit Mathilde en lui remplissant de nouveau son verre, sois jeune! un peu de verve! Moi, d'abord, tu le sais, j'aime les hommes qui sont de leur âge,

et qui se portent bien, et qui boivent bien...
Je ne suis pas une petite maîtresse : Allons! allons!

M. de Brémeule ne faisait aucune réponse, et souriait en regardant Mathilde avec une expression de tendresse mélancolique. Néanmoins, comme pour lui complaire, il buvait assez largement, et son verre ne restait pas longtemps plein.

Enfin, ils se levèrent de table.

—Mathilde, dit M. de Brémeule d'une voix caressante, je me retire... Adieu. J'ai quelque chose de fort important à écrire cette nuit, une dépêche...

—Une dépêche? dit Mathilde en le regardant d'un air interrogatif.

— Rien de plus, Mathilde, et c'est bien assez, je te jure! après ce bal masqué : je suis rompu, je tombe de sommeil... Diable m'emporte! si je n'avais pas un devoir à remplir, je dormirais de bon cœur!

— Dors, mon pauvre Léopold, dors... En effet, je crois que tu as besoin de repos...

— Impossible, ma pauvre amie: le devoir avant tout, comme tu sais... Allons, adieu.

Puis, embrassant Mathilde avec une vive tendresse, il sortit.

Mathilde rentre dans son appartement.

Une heure se passe. C'était vers le milieu de la nuit. Un silence profond régnait dans la maison.

Bientôt Mathilde sort de sa chambre et se dirige avec précaution vers le cabinet de M. de Brémeule. Elle s'arrête devant la porte, elle écoute, et colle son œil à la serrure.

Elle voit M. de Brémeule, assis devant son bureau, en face de la lampe: il tenait une plume, et de temps à autre il écrivait; mais la plume s'arrêtait par moments dans sa main ; puis, sa tête se penchait en avant, ses yeux se fermaient.

— Enfin! pensait Mathilde, voici le sommeil qui le gagne... Dans un instant il sera endormi...

Elle ne cesse point de regarder par le trou de la serrure, et bientôt elle voit que M. de Brémeule tombe en arrière dans son fauteuil, les bras pendants, la tête pendante: il était endormi...

Mathilde ouvre sans bruit la porte, elle arrive à pas légers vers M. de Brémeule; elle jette un coup d'œil sur ce qu'il écrivait.

Elle a peine à retenir un cri; elle tressaille.

— Dieu! murmure-t-elle. Son testament! Je ne me trompais donc pas!... demain, à sept heures, un duel à mort!... Oh!

Elle continue de lire le papier posé devant M. de Brémeule. La malheureuse femme était frémissante; elle s'efforçait, mais vainement, de comprimer ses larmes. Enfin, l'émotion est trop forte, elle se penche vers M. de Brémeule endormi et lui donne un baiser au front. Puis, éteignant la lampe, elle sort de l'appartement et ferme la porte sans bruit.

## XVI.

### Un assaut.

Le marquis de Norval était retourné chez lui. D'abord il n'avait vu dans ce duel qu'une occasion de signaler sa vengeance et de punir Mathilde des dédains qu'elle lui avait témoignés. Depuis longtemps il haïssait M. de Brémeule,

depuis longtemps il aurait voulu se trouver face à face avec lui l'épée à la main, et l'occasion était venue : il ne demandait pas mieux que de se venger ou de mourir.

Mais après avoir réfléchi, le marquis de Norval comprit que tous les torts étaient de son côté ; il avait outragé une femme noble et pure, qui ne l'avait jamais encouragé par la moindre coquetterie : maintenant c'était M. de Brémeule qui venait lui demander compte de sa conduite ; M. de Brémeule était dans son droit ; et le marquis, vaincu ou vainqueur, avait le mauvais rôle. De Norval ne se coucha point de la nuit ; il se promenait dans sa chambre, agité, sombre, inquiet.

— Oui, je n'en disconviens pas, disait-il, j'ai tort... mais qu'importe ! ce n'est pas moi qui lui ai cherché querelle... Il m'attaque : je suis là pour répondre !

Mais à ce monologue violent succédaient aussitôt des réflexions tristes et poignantes.

— Je suis l'offenseur... pensait-il... je suis dans mon tort...Allons, je le sens, je le devine, mon jour est venu!... Je ne suis pas un lâche pourtant, bien des fois j'ai vu la mort de près, mais aujourd'hui, je tremble... je ne suis plus le même... Oh! n'importe! puisqu'il le faut, je saurai mourir... Autant demain qu'un autre jour! Allons, allons, que diantre! un peu de gaîté, un peu de philosophie!..

Alors, il sonne son domestique : il se fait apporter du vin d'Espagne et d'Italie; puis, le vin écume dans les verres. Le marquis boit et boit encore , en provoquant des convives invisibles : c'est une orgie solitaire et ardente. Il marche, il s'assied, il danse, il rit.

— Eh! dit-il, après tout, ce n'est pas un si grand malheur!.. ma main s'engourdis-

sait, c'est une occasion de l'exercer, de reprendre haleine... Oh ! mon cher de Brémeule, ce vin me redonne un peu de cœur au ventre ! Tu ne m'as pas encore enterré, sur ma parole ! Je t'attends ! je t'attends !

Et, comme le marquis était fort entrain, il fait venir un de ses valets de chambre qui l'accompagnait toujours en voyage : c'était un grand jeune homme fort habile à l'escrime et d'une adresse merveilleuse.

— Allons, allons, Martin, dit-il, en décrochant des fleurets pendus au mur, un petit assaut... Une, deux !...

Martin ne comprenait pas trop ce que voulait dire son maître : on venait de l'éveiller en sursaut, et il n'était guère d'humeur à se battre au fleuret.

— Monsieur le marquis, dit-il en passant la tête par l'entrebâillement de la porte, il

est peut être un peu tard... Nous pourrions réveiller les voisins.

— Eh ! qu'importe ! allons ! Martin, un verre de Xérès... En avant !..

Martin demeurait stupéfait. Le marquis, au lieu d'un verre, lui versa six à sept verres de Xérès, pleins jusqu'aux bords.

— Allons, Martin, à ma santé! Bois !

Martin, tombait de surprise en surprise.

— Allons ! Martin, es-tu sourd ? reprend le marquis en cassant le pied d'un verre qu'il frappe contre la cheminée.

— Non, monsieur, non, je n'ai pas cette infirmité, répond Martin, qui commence enenfin à comprendre et boit deux verres de suite...

— Bien. Maintenant ces trois autres... Et prends ce fleuret.

Martin n'avait pas encore eu le temps de se mettre en défense, qu'il recevait déjà en pleine poitrine un coup de fleuret épouvantable, qui l'eût transpercé d'outre en outre, si par malheur ce fleuret n'eût pas été boutonné solidement.

— Aie ! aie ? monsieur le marquis: comme vous y allez!

Et Martin reculait au bout de la chambre.

Le marquis, excité par le vin de Xérès, le poursuit, son fleuret à la main, et le crible de coups.

Alors, Martin, comprenant que c'est un combat, songe à se défendre ; il alonge le

bras, et riposte vigoureusement au marquis étonné lui-même d'une si terrible attaque.

— Eh bien ! eh bien ! Martin, comme tu y vas ! que diantre ! C'est que ton fleuret n'est pas des plus tendres ! Tu me prends pour la muraille, je crois... Quel gaillard !

— Pardon ! monsieur le marquis, pardon ! J'agis dans les règles...

— Allons; allons; c'est bien... calme toi. Frappe un peu moins fort... Une , deux ! Bien !..

Et le marquis appliqua à Martin, un si effroyable coup de bouton, que le pauvre Martin tomba sur le dos, en poussant un cri douloureux et perçant.

— Aie ! je suis mort !...

Et Martin, étendu les bras en croix sur le parquet, jetait des cris plaintifs.

Le marquis le relève, il l'assied dans un fauteuil, et lui jette de l'eau fraîche au visage.

— Voyons, Martin, consolons-nous... dit le marquis : tout cela est pour rire... Mais demain les choses seront sérieuses ! Je compte sur toi, mon vieux... c'est un duel à mort ! Tu seras mon témoin... Si je meurs, ce qui est très possible, alors tu prendras tous mes papiers... tous... et sans les avoir lus, sans même y avoir jeté les yeux; tu les brûleras à l'instant même...

Martin n'était pas très sûr encore d'avoir bien compris ; il se tâtait le front en mar-

mottant des paroles sourdes et confuses. Le pauvre diable qu'on venait d'éveiller d'une manière si insolite et si brusque, n'avait pas tout à fait repris l'usage de ses facultés intellectuelles.

— Allons, Martin, va te coucher... dit le marquis en le poussant dehors par les épaules. A six heures, sois debout! surtout, pas un mot... silence! Je serai masqué... Arrange-toi de manière que des chevaux de poste soient prêts... Je gagnerai la frontière tout de suite s'il est possible.

Martin se gratta le front. Enfin, il comprit ce que son maître exigeait de lui; il s'inclina respectueusement en disant qu'il obéirait; puis il sortit de la chambre.

## XVII.

### Le témoin.

Pendant ce temps-là, Mathilde méditait sérieusement le plan de conduite qu'elle devait tenir. Elle s'était retirée dans sa chambre, elle sonne : elle fait mander Isidore.

Isidore entre dans la chambre en trem-

blant. Jamais sa physionomie n'avait été si bouleversée; sa pâleur était profonde.

— Isidore, dit madame de Brémeule en lui faisant signe de s'asseoir, vous rappelez-vous le jour où vous m'avez promis de faire ce que je vous demanderais? Le temps est venu!...

— Est-il possible, madame? s'écrie-t-il avec exaltation. Oh! parlez, que puis-je faire? Ma vie vous appartient, vous le savez!

— Isidore, écoutez : ce matin, vers six heures, M. de Brémeule quittera son hôtel... Il doit aller se battre, je le sais... vous lui servirez de témoin...

Isidore considère Mathilde avec stupeur, il semble n'avoir pas compris.

— Ce que je vous dis est la vérité, Isidore. Mon mari doit se battre ce matin avec mon plus mortel ennemi. C'est un duel horrible, un duel qui doit faire un cadavre! Isidore, je vous le jure, mon mari n'est point le provocateur,.. sa cause est juste! Ce n'est pas lui qu'il venge, mais une victime plus faible, incapable de se venger elle-même!... Isidore il s'agit d'une mortelle injure... tout le sang d'un homme ne suffirait pas pour la laver!.. de toute manière il faut une vengeance... Que mon mari meure, c'est pour moi quelque chose d'horrible! mais n'importe! j'y suis préparée... Si M. de Brémeule pouvait vivre tranquille après un semblable affront, il serait un lâche! il n'aurait plus que mon mépris!... Mais Dieu merci, il a trop de cœur pour vouloir vivre infâme et déshonoré Dans quelques heures, Isidore, je serai vengée... ou bien je n'aurai plus d'époux!

— Madame, que me dites-vous ? est-il possible ? quel est ce duel ? Oh ! de grâce, ne me cachez rien ! Quel est l'adversaire de M. de Brémeule?

— Je ne puis vous le dire, Isidore ; d'ailleurs, vous le saurez trop tôt !... J'ai besoin de tout votre courage, de tout votre dévouement... Si, comme il est possible, M. de Brémeule succombe, alors, je vous en conjure, vengez-le ! vengez-moi ! Voici un pistolet chargé... je le mets entre vos mains... oui, je ne veux pas que cet infâme profite de la victoire... Vous le tuerez !

Isidore jette un cri.

— Quoi ! me serais-je trompée, Isidore ? hésiteriez-vous ?

— Non ! non, madame... je suis prêt à vous

obéir... Quel qu'il soit, cet homme, je le tuerai, je vous le jure!

— Isidore, je compte sur vous... Tenez, voici de l'or...

Et Mathilde lui présente une bourse pleine.

Isidore fait un pas en arrière : il ne veut point accepter la bourse qu'on lui offre ; son geste et sa physionomie expriment la surprise et le dédain.

— Mon ami, dit Mathilde d'une voix douce, ne vous offensez pas... ce que je vous offre n'est point une récompense, Dieu m'en préserve! pour rien au monde je ne voudrais vous humilier!... Mais dans le cas où vous seriez obligé de fuir précipitamment, cet or peut vous être nécessaire... je vous prie donc

instamment de ne pas le refuser....

Mais Isidore détourne la tête et repousse toujours la bourse que Mathilde lui présente.

— Ah! s'écrie-t-il douloureusement, je le vois bien, je ne suis qu'un domestique... On me paie!...

— Isidore, quel langage! vous ne m'avez donc pas comprise?

— Si, si, je vous ai comprise, madame... et c'est pour cela que j'ai le cœur brisé!

Et il sanglotait, le visage entre ses mains.

— Isidore, vous êtes trop fier, reprend Mathilde avec une expression de reproche

affectueux. Vous n'êtes pas riche, vous... moi, je le suis... quoi de plus simple de ma part que de songer à votre avenir!... C'est vrai, j'en conviens, cette bourse a pu vous sembler étrange... mais voici une lettre..... vous n'en briserez le cachet que ce soir... à moins que je ne vous la redemande...

Isidore était sombre et muet, il avait pris machinalement la bourse et la lettre; et, toujours assis dans la même attitude, il avait l'air d'un homme frappé de la foudre.

Déjà le crépuscule commençait à paraître.

Madame de Brémeule prend la main d'Isidore, et d'une voix douce, elle lui dit :

— Ne restez pas davantage, mon ami... Voici l'heure qui s'avance... je ne voudrais pas que M. de Brémeule sût que je vous ai mis au courant de ce qui va se passer... Il avait déjà choisi son témoin pour ce duel; mas plusieurs raisons, qu'il est inutile de vous dire, me font réclamer votre assistance au lieu de toute autre : je veux absolument que vous serviez de témoin à M. de Brémeule. Prenez ce papier : vous y lirez le lieu du rendez-vous, et ce que vous avez à faire... seulement, il importe que M. de Brémeule ne sache point que vous l'assistez dans ce combat; il importe que vous le devanciez d'un quart-d'heure au rendez-vous.... Adieu...

Isidore était en proie à une agitation extrême; sa respiration était pénible.

Enfin, il parut s'armer tout à coup d'une

résolution ferme, inébranlable ; puis, saluant Mathilde, il s'éloigna précipitamment.



## XVIII.

### Le marquis de Norval.

Le soleil paraissait à l'horizon. Déjà une lumière vive et pourpre inondait ce panorama superbe qui se déroule aux alentours de Naples.

Un homme, enveloppé d'un manteau, se

promenait, les bras croisés, sur la pente verdoyante d'une colline qui s'élevait dans la aine comme une espèce d'observatoire. Cet homme paraissait jeune ; mais son visage était pâle, bouleversé ; de temps à autre, il s'arrêtait ; et, mettant la main au dessus de ses yeux comme pour se garantir des rayons du soleil, il avait l'air de considérer le spectacle magnifique qui se développait devant lui.

En effet, rien de plus splendide, de plus majestueux : on apercevait à quelque distance, Naples, avec ses palais et ses églises ; puis, au fond, la mer bleue et rayonnante ; et toutes ces îles, éparses comme des corbeilles de fleurs au milieu de son golfe. Au nord, le regard se perdait au fond des vastes plaines de la Campanie, bornées par les montagnes des Abruzzes ; ici Pouzzoles, et le

Vésuve aux flancs noirâtres, tout couvert d'un riche manteau de verdure; puis, l'île de Caprée, cet écueil âpre et stérile, et les sites enchanteurs de Baïes, où César et Néron avaient fait construire de si admirables palais près des temples de Diane, de Vénus et de Mercure. Certes, un jeune poète à peine sorti du collége, et venant de lire ces éblouissantes pages de Corinne, n'aurait pu mieux choisir son jour et son point de vue : le ciel était d'une pureté diaphane: tous les objets, fortement colorés, prenaient une teinte de nacre, et d'opale et d'azur.

Mais ce jeune homme ne pensait guère alors à la poésie; il n'était point venu là pour admirer la riche nature, ou pour cueillir une feuille au laurier du tombeau de Virgile : c'était un projet sombre qu'il couvait dans son âme; c'était une pensée morne et sinistre qui le préoccupait.

A quelque distance, se trouvaient deux hommes enveloppés aussi de manteau : l'un d'eux avait l'air de cacher quelque chose sous les plis larges de son manteau noir ; parfois même on aurait pu voir briller comme la pointe d'une arme, comme un reflet métallique.

— Ah çà ! Jacques, disait l'un de ces hommes, il faut espérer qu'on va venir... Voilà plus d'une demi-heure que nous attendons en pure perte ; et moi, pour ma part j'aurais mieux aimé rester au lit : car, parole d'honneur, j'ai la tête à l'envers, je suis éreinté...

— Ereinté, Martin ? et qu'est-ce que tu as donc fait ? Il est vrai que tu es un gaillard... et qu'on parle déjà de toi à Naples tout comme ailleurs... Tudieu, quel luron !

— Eh ! Jacques, il faut bien que jeunesse se passe !, repartit Martin d'un ton majestueux. Le fait est que j'ai les passions vives... c'est un malheur! mais enfin c'est comme cela. Vois-tu, moi, j'étais né pour être un grand seigneur ou quelque chose d'analogue : c'est une vocation manquée ; je suis domestique... Du reste, un fort bon maître, un gaillard qui mène vie joyeuse, et qui se bat de temps à autre, comme tu peux voir... même que l'an dernier j'ai été son second... J'avoue qu'on ne me connaissait pas ; j'ai passé pour un prince russe, et j'ai administré au personnage un petit coup d'épée fort réjouissant.

— Tu es un heureux compère, Martin! dit Jacques. Ces chances-là n'arrivent qu'à toi.

— Eh ! eh ! mon cher, tu n'as qu'à dire, on peut te styler... corbleu ! apprends à tirer l'épée, à manier le sabre, et tu pourras être utile à M. le marquis dans l'occasion... M. le marquis ne demande pas mieux, il est tout prêt à payer ton maître d'escrime... Seulement, l'ami, prends-y garde ! et quand tu t'aviseras de tirer l'épée de temps à autre avec notre maître, laisse-toi battre... Crie : aie ! aie ! demande-lui grâce, si tu veux qu'il ne se fâche point : c'est le seul moyen... Autrement, Jacques, des coups de fleuret à plat sur les épaules... çà cingle ! et parfois la botte (révérence parler), dans un endroit qui n'est point fait pour cet usage...

— Tu m'effraies ! dit Jacques en se drapant jusqu'au nez dans son manteau. Il n'y a pas longtemps que je suis au service de monsieur le marquis... mais, diable ! il paraît que

çà chauffe dans cette maison… Moi, d'abord, je suis très peu belliqueux… Un petit coup de pied par ci par là, une boxe à l'anglaise… ou bien un tremblement de savate! je ne dis pas non, je suis ton homme… Mais les épées, Martin, çà pique… je n'aime pas cet outil.

Martin n'écoutait plus son compagnon, ses yeux étaient invariablement fixés sur le personnage qui se promenait toujours, l'œil sombre, la tête basse, les bras croisés sur la poitrine.

— Il a beau dire, le patron, murmura Martin en secouant la tête; il n'est pas gai, ni fier aujourd'hui. Je l'ai vu dans mainte circonstance beaucoup plus flambant. Aujourd'hui il est triste et je ne sais pas trop avec quel particulier il va se fendre; mais on dirait qu'il a peur. Ah! ah! il est vrai

que nous sommes ici dans un pays de sauvages, où ceux qui se battent en sont souvent pour leurs frais. Il y a ici peine de mort, guillotine ! il paraît que le patron médite là-dessus...

En effet, le jeune homme qui se promenait à quelque distance, paraissait plongé dans une rêverie profonde.

Tout à coup un nuage de poussière s'élève; un claquement de fouet, un roulement de roues se fait entendre.

— Ah ! ah! dit Martin en se frottant les mains, voilà notre monde, enfin !

Une voiture venait de s'arrêter à l'entrée du chemin creux.

Deux personnages masqués en descendirent. L'un d'eux, le plus grand, fit signe aux individus qui attendaient déjà.

— Oui, oui, reprit Martin avec un rire bête, c'est notre monde... c'est le bourgeois... En route, mauvaise troupe! continua-t-il en frappant sur l'épaule de Jacques. Vite, l'épée à hauteur de l'œil... le corps droit... Un pied en avant... Houp!

En parlant ainsi, Martin fit pirouetter Jacques et le poussa rudement par la nuque. Jacques, qui se trouvait sur un talus, descendit rapidement en s'embarrassant les jambes dans les plis de son manteau : il tomba le nez contre terre.

— Ah! ah! ah! fit Martin en riant aux éclats et dansant autour du malheureux qui cherchait à se relever.

## XIX.

### Le masque de velours.

Les deux nouveaux venus ont réjoint la personne qui se promenait depuis si longtemps sur le flanc de la colline.

—Pardon! dit l'un d'eux, en saluant : nous

nous sommes fait un peu attendre; mais il paraît que nos démarches étaient observées; on se doute de quelque chose... Nous avons été obligés de faire beaucoup plus de chemin pour déjouer les espions.

Le marquis de Norval, car c'était lui qui depuis si longtemps attendait, le marquis de Norval avait remis immédiatement son masque à l'arrivée de ces deux personnes.

— Messieurs, dit-il avec courtoisie, il est vrai que j'ai attendu quelques moments; mais n'importe! je comprends et j'admets vos excuses. Maintenant, monsieur de Brémeule, continua-t-il en s'adressant au plus petit des deux personnages, je suis prêt à

vous donner toutes les satisfactions possibles... Mais, franchement, je ne sais pas trop pourquoi nous nous battons...

Celui auquel s'adressait M. de Norval, ne fit aucune réponse: seulement, ses yeux brillèrent d'une étrange façon à travers les ouvertures d'un masque de velours.

— Vous ne me répondez pas, monsieur? reprit le marquis. Cependant, ma demande est juste : pourquoi cette querelle? pourquoi ce combat? Je ne vous ai point offensé... Cette nuit, à propos de rien, vous êtes venu me chercher dispute, me défier... j'ai dû répondre, parce que, Dieu merci, le marquis de Norval n'est pas un homme qu'on intimide avec des menaces! Mais, sur l'honneur! je

ne sais point ce que j'ai pu vous faire...

L'adversaire du marquis garda le même silence; ses yeux etincelèrent avec plus d'éclat; il fit signe à la personne qui l'accompagnait de lui donner son épée.

Cette personne masquée était Isidore; mais le marquis de Norval ne pouvait le reconnaître.

— Ainsi donc, reprit le marquis, vous le voulez ! il faut absolument un duel entre nous deux, un duel à mort !.. Je n'ai jamais reculé, je vous jure! je sais bien ce que c'est que d'avoir une épée en face de ma poitrine, et j'ai fait plus de blessures que je n'en ai

reçu... mais n'importe ! On a beau dire, je ne suis pas un duelliste... j'ai toutes les violences en horreur, et quand je me bats, c'est que j'y suis forcé.. Veuillez donc vous expliquer, monsieur de Brémeule : dites-moi l'injure que j'ai pu vous faire ; je suis prêt à la réparer, si toutefois la chose est en mon pouvoir.

En parlant ainsi, M. de Norval, étendant le bras vers Martin, lui demandait son épée : il ne quittait pas des yeux l'adversaire qu'il interpellait. Mais celui-ci toujours immobile, impassible, ne donnait aucune réponse : seulement, il se pencha vers Isidore et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Monsieur, dit Isidore, toutes les expli-

cations seraient inutiles, et ne feraient que retarder ce qui doit être... Il faut vous battre...

— Eh bien ! je me battrai, corbleu ! repartit le marquis en frappant du pied. Puisque j'ai affaire à des furieux, à des enragés, je suis ravi de me mettre en ligne... Vous allez voir que je ne manque pas d'habitude, et que dans l'occasion je donne du fil à retordre à ceux qui me cherchent querelle... En garde donc !

Les deux adversaires venaient de se débarrasser de leurs manteaux.

Il avait été convenu que le duel ne devait pas être un duel ordinaire, au premier sang,

mais un duel à mort. Si les épées ne suffisaient pas, alors on chargerait les pistolets, et huit ou dix balles seraient échangées.

Déjà les deux ennemis étaient en face l'un de l'autre ; les épées brillaient et se heurtaient vivement.

Le marquis de Norval, gêné par son masque, venait de l'ôter; et la poitrine nue, plein de fougue et d'ardeur, il chargeait vigoureusement son ennemi, qui ne reculait pas d'un pouce en arrière.

Les témoins se tenaient à quelques pas, muets, immobiles.

Depuis dix minutes déjà, le combat durait

avec la même activité. Le sang n'avait pas coulé encore, et les deux adversaires attaquaient tour à tour, et se défendaient avec un merveilleux courage, avec une merveilleuse adresse.

— Monsieur de Brémeule, dit le marquis hors d'haleine, un instant de repos... nous parlerons... Une idée me vient... je sais pourquoi ce duel : peut-être... votre femme...

Mais il n'en dit pas davantage, son adversaire le pressait plus énergiquement. Déja le marquis avait vu trois ou quatre fois l'épée contre son cœur, contre ses yeux. Son ennemi ne faiblissait pas : il semblait au contraire à chaque instant redoubler de force, de colère et d'audace.

Le duel continuait.

Soudain, le marquis recule et jette un cri : il vient d'être blessé à la poitrine. Mais presque au même instant, il se précipite furieux contre son ennemi, et lui perce l'épaule de part en part. Le sang jaillit. On croit que le duel va finir. Les deux combattants se reposent ; ils tournent contre la terre la pointe de leur épée.

Mais quelques mots ont été dits à l'oreille d'Isidore. Soudain, il entr'ouvre son manteau et laisse voir une paire de pistolets.

Le marquis de Norval ne peut comprendre un pareil acharnement ; il veut encore se disculper.

— Pardieu ! je me battrai jusqu'au jugement dernier ! dit-il, je n'ai jamais refusé un duel ! Sabre, épée, pistolet, canon, tout me va ! Mais diable m'emporte ! quand on s'égorge, quand on se brise les os, il faudrait au moins savoir pourquoi.

Le geste de son adversaire est ferme, inflexible et froid.

Les pistolets sont chargés. On mesure la distance.

Les deux combattants, séparés par quarante pas, pourront arriver l'un contre l'autre jusqu'à deux mouchoirs posés à terre, entre lesquels se trouve un intervalle de huit pas.

Désormais le marquis de Norval ne peut

plus hésiter ; il faut se battre : s'il balançait davantage on pourrait soupçonner sa bravoure. C'en est fait, le sang va couler.

Le marquis ajuste son adversaire à trente pas de distance ; puis le coup part ; mais la balle s'est perdue : l'adversaire du marquis avance toujours, son arme à la main

De Norval s'arrête ; il croise ses bras sur sa poitrine, et crie :

— A votre tour, monsieur le secrétaire d'ambassade ! Vous pourrez dire, au moins, que le marquis de Norval est un gaillard qui ne bronche pas.

A peine avait il proféré ces paroles, qu'un coup de feu partait.

Le marquis porte vivement une de ses mains à sa poitrine ; il chancelle, et tourne sur lui-même, puis, il tombe à la renverse sans jeter un cri.

C'était une blessure dangereuse et profondes : la balle venait de se loger sous la clavicule gauche ; le sang jaillissait en abondance.

L'adversaire du marquis s'élance vers lui aussitôt. Il se démasque, et se penche vers le blessé.

— Tiens ! me reconnais-tu, marquis de Norval ? C'est moi !.. Tu meurs de la main d'une femme ! Tu m'as outragée ! je te tue !

Le marquis jette un cri de surprise et d'épouvante : il a reconnu Mathilde.

— Quoi ! vous ? vous, Mathilde ?...

Il n'en dit pas davantage : un roulement de voiture venait de se faire entendre ; puis, la voix de M. de Brémeule.

## XX.

### C'est moi !

Le marquis de Norval venait d'être relevé par Martin qui le soutenait dans ses bras. Le malheureux ne songeait pas à sa blessure, à sa mort prochaine ; les yeux attachés sur Mathilde, il l'interrogeait d'un regard doulou-

reux, et ne semblait pas comprendre la fureur et l'exaltation fièvreuse de cette femme toujours si douce, si bonne et si compatissante.

— Oui, oui, s'écriait Mathilde, le voilà cet homme qui m'a offensée ! Il croyait que je manquais de force et de courage, il comptait sur ma faiblesse et mon impuissance... Mais non ! quand je suis outragée , je me venge , moi ! je me venge !

Isidore demeurait immobile, toujours masqué.

— Madame , oh ! que vous êtes cruelle ! disait le marquis de Norval d'une voix haletante. Vous me raillez maintenant ! que vous

ai-je fait ?... malheureux ! J'avais pour vous de l'amour... mais ce n'est pas un crime...

— Lâche ! lâche !... rappelle-toi cette nuit où j'étais seule, endormie, sans défense... Tu vins, tu brisas ma fenêtre... Oh ! lâche, je n'ai pu te résister... Mais dès-lors je me jurai vengeance ! Ecoute, je t'ai cherché partout: depuis un an je suis à ta poursuite, j'appelle! enfin, je te retrouve,.. enfin! Meurs ! meurs!

— Mathilde, oh ! vous me calomniez , je vous jure! dit le blessé en joignant les mains. Non, je n'ai pas fait ce que vous dites. Je ne suis jamais entré la nuit dans votre appartement... Ce n'est pas moi... Pourtant, je suis coupable... le départ subit de M. de Brémeule, quelques heures après votre mariage, c'est

moi qui l'ai provoqué... Je voulais m'introduire chez vous... Oh! c'était un pari, infâme, atroce!.. On m'avait exalté; on avait irrité par l'orgueil toutes mes passions mauvaises... Mais, sur mon honneur! sur mon âme ! je n'ai point commis le crime dont vous m'accusez !.. Je n'ai pu m'introduire dans votre chambre... quelqu'un veillait sur vous, je l'ai frappé.., je l'ai tué peut-être... Et maintenant j'expie mon crime !..

C'est alors que des cris venaient de se faire entendre à quelque distance : un homme accourait précipitamment.

C'était M. de Brémeule.

— Quoi ! s'écria-t-il. C'est toi , Mathilde! Oh! qu'as-tu fait ?

— Je me suis vengée ! dit-elle avec un sourire amer.

— Malheureuse ! mais c'était à moi que sa vie appartenait ? Tu veux donc que je meure de honte !..

— Léopold, maintenant, il n'y a plus de honte ! le sang a coulé, le sang lave tout.... dit Mathilde en montrant le blessé qui râlait.

— Martin ! Martin... dit le marquis de Norval d'une voix faible. Ecoute, je vais mourir... tu trouveras dans mon secrétaire au deuxième tiroir, du côté de la fenêtre... les papiers dont je t'ai parlé... Fais alors ce que je t'ai prescrit...

Pendant ce temps-là, M. de Brémeule, frappé

de surprise, regardait tour-à-tour sa femme et le marquis.

— Quoi ! Mathilde, tu m'as trompé de la sorte !.. C'est mal, c'est mal !

— Léopold, dit-elle en lui prenant la main, pardon... Oui, je suis coupable à ton égard, et ce duel t'appartenait... Mais c'était moi l'offensée... j'avais besoin de vengeance... Oh ! vois-tu, si je n'avais pas moi-même versé le sang de cet homme... j'aurais voulu mourir... Je me serais tuée !

Le marquis, blessé à mort, ne pouvait plus articuler que de rares monosyllabes. Martin et Jacques venaient de faire avancer la voiture de leur maître ; et l'on se disposait à l'y transporter.

— Mathilde... Je vous le jure encore, la main sur mon cœur, dit le marquis de Norval d'une voix éteinte : je ne suis pas coupable du crime que vous me reprochez... Au moment de mourir, on ne ment pas... Je vous jure que je suis innocent !

Il y avait, dans l'accent du marquis, tant d'exaltation douloureuse et de vérité, que Mathilde ne put se défendre d'une profonde émotion. Néanmoins, elle veut comprimer ce mouvement de pitié qui lui fait honte; elle se rappelle toutes les circonstances du crime, elle cherche dans sa mémoire ce qui peut augmenter sa haine pour le marquis.

— Isidore, dit-elle avec un rire plein d'amertume et de souffrance, vous l'entendez, il nie ! il voudrait faire croire encore que son

châtiment est injuste !.. Mais, n'est-ce pas ? vous vous rappelez bien cette nuit affreuse ? sans vous, il eût triomphé plus facilement encore !.. votre sang à coulé !.. vous avez toujours la trace du coup de feu... Voilà votre assassin... Aujourd'hui c'est son tour... Il meurt !

C'était une scène triste et lugubre. Mathilde était en proie à la plus vive agitation ; elle seule invectivait le mourant qui râlait.

M. de Brémeule, assis sur une pierre, gardait le silence, il n'osait porter ses regards autour de lui.

Isidore venait de se démasquer.

— Madame, dit-il en tombant à genoux ,

il faut que justice se fasse... Vous avez déjà puni un coupable... ce n'est point assez! Le plus grand coupable reste à punir... C'est moi !

— Isidore ! je ne ne vous comprends pas... répond Mathilde avec un profond tressaillement.

— Eh bien ! vous allez me comprendre, madame... M. le marquis de Norval n'a pas fait ce que vous croyez... ce n'est pas lui qui a pénétré la nuit dans votre chambre...

— Oh ciel ! s'écrie Mathilde... Qui est-ce donc?

— C'est moi... moi !

Isidore n'ajoute aucune parole ; il frappe son front contre la terre; puis, se relevant tout-à-coup. il s'écrie :

— J'ai commis le crime... et je m'inflige le supplice !

En même temps, il tire un pistolet de son manteau, et il se brise le crâne.

Tous les assistants jettent un cri d'horreur.

Mathilde tombe sans connaissance dans les bras de son mari.

Quelques minutes après, deux voitures retournaient vers Naples : dans chacune de ces voitures règnait un profond silence, un silence de mort.

Le marquis de Norval n'était plus qu'un cadavre.

Mathilde, toujours évanouie, avait la tête appuyée contre la poitrine de M. de Brémeule.

FIN DU MASQUE DE VELOURS.

# TABLE

DES CHAPITRES DU MASQUE DE VELOURS.

—


| | Pages. |
|---|---|
| A mon ami Buchère. | 5 |
| I. Une offre de service. | 7 |
| II. Gentilhomme et manant. | 37 |
| III. Isidore. | 61 |
| IV. La chute du Rhin. | 79 |
| V. Le bal. | 93 |
| VI. La nuit des noces. | 105 |
| VII. Le coup de feu. | 121 |
| VIII. Le rocher de Cancale. | 137 |
| IX. Les visites mystérieuses. | 151 |
| X. L'avis. | 167 |
| XI. Révélation. | 179 |
| XII. La nuit fatale. | 195 |
| XIII. Vengeance. | 209 |
| XIV. C'est lui. | 225 |
| XV. Le souper. | 241 |
| XVI. Un assaut. | 251 |
| XVII. Le témoin. | 261 |
| XVIII. Le marquis de Norval. | 271 |
| XIX. Le masque de velours. | 281 |
| XX. C'est moi. | 295 |


FIN DE LA TABLE.


Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,
Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

